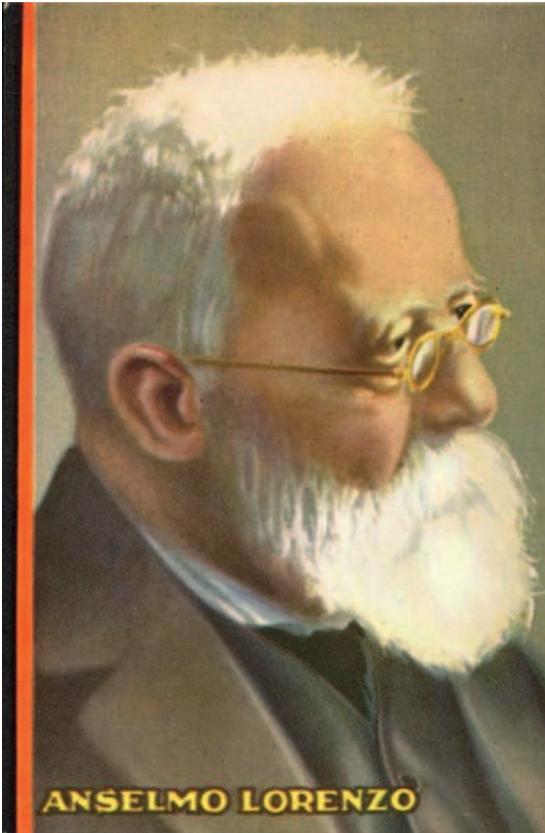


# ANSELMO LORENZO

## Précurseur de l'anarchosyndicalisme espagnol



*"Nous ne sommes pas exempts de toute responsabilité dans le mal social qui pèse sur nous.*

*Nous en sommes victimes, mais nous n'en serons pas moins coupables de sa continuité si nous ne nous employons pas à le supprimer par notre volonté et notre action".*

3 juillet 1913

ÉDITIONS



# TRAVAILLEUSE, CHOMEUSE, ETUDIANTE

Tu es décidé à te battre pour améliorer tes conditions de vie,  
Tu veux t'organiser sans te laisser récupérer par des politiciens,  
Tu es solidaire de ceux qui, comme toi :

- refusent de baisser les bras devant le patron,
- refusent de se résigner face à un système économique cruel et absurde,
- refusent de se laisser tromper par des professionnels de la politique, des syndicats et des associations,

Tu as l'espoir de construire un monde plus juste, où les richesses soient réparties suivant les besoins, dans un monde sans guerre ni frontière.

## S'UNIR POUR VAINCRE

La C.N.T. – A.I.T. rassemble les femmes et les hommes qui luttent à la base contre l'exploitation, la misère et les mensonges des politiciens.

La C.N.T. – A.I.T. fédère (unit) au plan national des personnes regroupées selon les principes anarcho-syndicalistes pour lutter dans les entreprises, les quartiers, les lieux d'apprentissage.

La C.N.T. – A.I.T. ne se présente à aucune élection (ni politique ni syndicale), ne demande pas de subventions. Elle est totalement indépendante des pouvoirs.

La C.N.T. – A.I.T. est une organisation de combat sur le terrain économique et social.

## **ASSEZ FORTS POUR ÊTRE INDÉPENDANTS ASSEZ INDÉPENDANTS POUR ÊTRE UNIS**

Tout individu, tout groupe qui a pour but de lutter contre le capitalisme et son complice l'État doit savoir que sa force réside d'abord en lui-même. Face à la puissance des patrons et des politiciens, l'indépendance n'est rien sans l'union et la solidarité. C'est pourquoi chacun a son mot à dire. La diversité, l'indépendance, la solidarité, la volonté, l'intercorporatisme, font partie des valeurs de base de l'anarcho-syndicalisme à partir desquels nous luttons pour un autre futur.

## **NOTRE PATRIE, C'EST LE MONDE !**

La C.N.T est une organisation anarcho-syndicaliste. Elle fédère donc sur le plan national des syndicats locaux regroupés en Unions régionales. Mais l'exploitation dépasse le cadre des frontières. C'est pourquoi la C.N.T est elle-même adhérente au sein de l'A.I.T. (Association Internationale des Travailleurs) avec les organisations anarcho-syndicalistes qui mènent la même lutte dans des pays aussi différents que l'Espagne, la Colombie, Le Chili, le Bangladesh, le Pakistan, les États Unis, l'Australie ou le Brésil ...

C'est tous ensemble, salariés et chômeurs, retraités et étudiants, public et privé, précaires et titulaires, que nous devons lutter.

# ANSELMO LORENZO

## Précurseur de l'anarchosyndicalisme espagnol

Anselmo Lorenzo, le prolétariat militant .....	1
Vie illustrée d'Anselmo Lorenzo.....	5
Anselmo Lorenzo et Karl Marx.....	37
Protestations d'Espagne :	
Réponse au bureau socialiste international .....	42
Ni catalanistes ni basquistes .....	49
Manifeste des prisonniers politiques d'Espagne au meeting républicain de Paris [1902] .....	51
L'enseignement rationnel .....	53
Francisco Ferrer : L'homme, Sa pensée. Ses ennemis.....	55
Un appel des victimes [1909] .....	60
Une voix d'Espagne : Une prophétie révolutionnaire .....	63
Ferrer et la grève générale .....	67
les 3 Types de Grève générale : utilitaire, de solidarité, révolutionnaire.....	71
Adresse au congrès fondateur de la CNT-AIT espagnole .....	73
Le Syndicalisme [1911].....	75
Revue de l'antimilitarisme international : Espagne [1912].....	77



# ANSELMO LORENZO, LE PROLETARIAT MILITANT

L'histoire de l'anarcho-syndicalisme espagnol est inséparable de la figure de Lorenzo dont le militantisme couvre les années de pénétration de l'Internationale en Espagne jusqu'au développement de la Section espagnole de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs)

D'origine familiale très modeste, castillan de Tolède et jeune ouvrier typographe à Madrid, Lorenzo fait partie du milieu culturel de la bourgeoisie de gauche. Après une révolution de palais à tendance bourgeoise à la tête de l'Etat espagnol<sup>1</sup>, pressentant une situation potentiellement révolutionnaire, un émissaire de la l'Internationale visite Madrid. C'est Giuseppe Fanelli, ami de Bakounine, qui présente et donne à lire des textes de Bakounine et de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs) aux jeunes radicaux espagnols. Lorenzo raconte cette rencontre improbable dans son livre "*El Proletariado Militante*" (*Le prolétariat militant*), étude et mémoire personnelle, écrite entre 1905 et 1909, dont le premier tome fut publié en 1910 et le second uniquement en 1923 :

*"ce qui est curieux dans ce cas c'est que Fanelli ne savait pas parler espagnol. Il parlait français que certains d'entre nous comprenaient à moitié, ou italien que nous comprenions un peu par analogie avec l'espagnol. Non seulement nous nous sentions plus ou moins, en accord avec ses pensées, mais grâce à sa mimique expressive nous avons tous été emportés par son enthousiasme."*

Fanelli rallie aux idées libertaires les jeunes ouvriers, dont Lorenzo, qui fréquentaient les bourgeois républicains de Madrid. Le même phénomène se produisit à Barcelone.

Lorenzo connut aussi Paul Lafargue, mulâtre de famille française de Cuba, gendre de Marx, qui s'était réfugié en Espagne après l'échec de la Commune de Paris en 1871. La motion sur la propriété du congrès d'avril 1872 à Saragosse, prévoyant « *la suppression du prolétariat* » et la formation de conseils locaux de producteurs fédérés sur les plans régionaux, nationaux et internationaux - ce qui est resté comme la base de la pratique révolutionnaire du mouvement espagnol - était due à Lafargue Lorenzo y ajouta quelques données espagnoles et quelques idées, ainsi que la forme espagnole, parce que Lafargue s'il parlait espagnol en Cubain qu'il était ne savait pas assez la langue pour pouvoir l'écrire. « *Lafargue se montra parfaitement*

---

<sup>1</sup> En 1868, le général Joan Prim lance une révolution et force la reine Isabelle, le 30 septembre, à s'exiler en France. Elle n'abdique cependant qu'en 1870. Le duc Amédée de Savoie est choisi pour lui succéder mais il abdique dès 1873. Devant la situation inextricable, la République est proclamée le 11 février 1873

*correct, bien que pour d'autres questions concernant la Fédération espagnole sa conduite ait été critiquable."*

Cette capacité de Lorenzo de ne pas condamner ou approuver d'un bloc lui attira l'animosité de ses compagnons, Lorenzo étant secrétaire général de l'organisation syndicale. Ses compagnons le soupçonnaient d'être « *une sorte d'espion au service de Lafargue* ». Lorenzo démissionna en juin 1872 et décida d'émigrer en France pour éviter les équivoques, et le climat régnant dans l'AIT: « *Marx se sentait supérieur et fort; Il considérait cette puissante et grande association [l'AIT] comme sa propriété. Il se crut obligé d'être autoritaire par nécessité et peut-être même par bonne foi, car il se jugeait le seul capable de diriger la pensée et l'action de cette masse d'hommes. Sans se rendre compte qu'ainsi il tombait dans la contradiction de refuser l'aphorisme "l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes" dont il était l'auteur ...* ». Toutefois il remarqua que « *ceux qui suivaient Bakounine étaient loin en général de s'élever à sa conception de la liberté. ( ... ) ils pratiquaient la propagande par l'imposition habile plus que par la persuasion et la conviction consciente.* »

Lorenzo dénonçait également le « *personnalisme* » le « *sectarisme servile, l'obéissance aveugle* », conséquence de la société bourgeoise.

De retour en Espagne, Lorenzo revint cependant dans l'organisation syndicale. Mais son caractère modéré lui valut d'être expulsé en 1881, par ses anciens camarades des années 1870, sous des prétextes calomnieux. On surveilla ses faits et gestes: « *mes camarades aveuglés, pire que ça, dominés; par un anarchiste autocrate, se rendirent compte de leur situation fautive mais au lieu de s'en libérer par un acte de courage franc et noble en proclamant mon droit et l'autonomie de leur section, choisirent la plus mauvaise solution, absurde, consistant à le "laisser faire"* ». Considéré comme un jaune, isolé, Lorenzo laissa passer trois ou quatre ans, et reprit son militantisme.

Si la leçon que tire par exemple Max Nettlau de l'histoire de l'anarcho-syndicalisme est la nécessité d'une organisation anarchiste interne contrôlant le syndicat – ce que fut l'Alliance pour la démocratie et le socialisme dans les années 1870, puis la FAI (Fédération Anarchiste Ibérique) dans les années 1930 - pour Anselmo Lorenzo il y a de fait un net refus. « *Et j'ai forcé, avec mes camarades de l'Alliance, jusqu'à former une fédération de fédérations qui effraya les riches au gouvernement et ceux qui aspiraient à l'être. Mais en réalité ce n'était qu'un château de cartes, sans la moindre solidité, qui devait s'écrouler, comme ce fut le cas, au premier petit choc autoritaire. Et il ne resta pour toute réalité que les individus convaincus et même les fanatiques, tant que leur élan les animait, avant que le scepticisme ne fasse disparaître leurs illusions* »

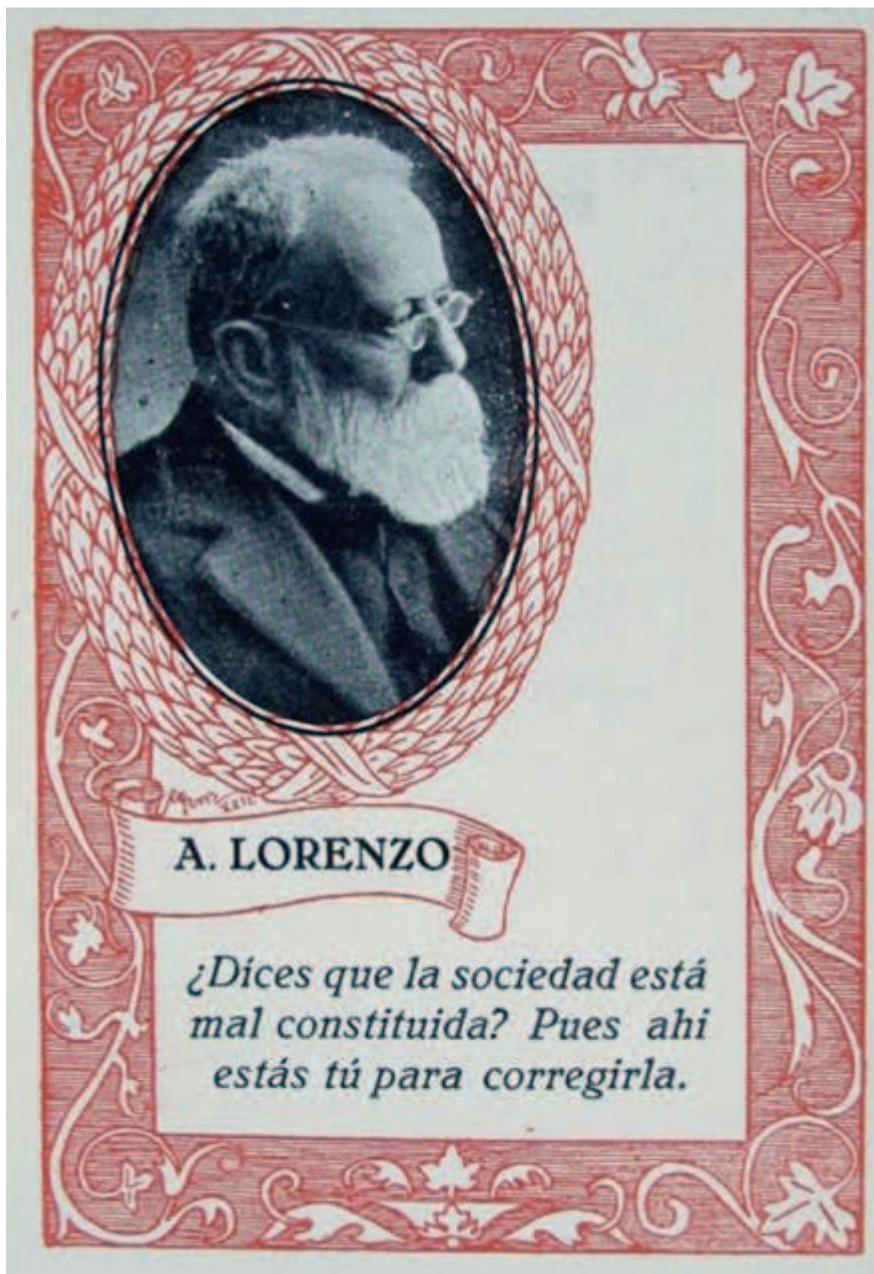
*« Aujourd'hui je considère que les affirmations que je ferai ou qu'on fera au nom d'un groupe, grand ou petit, qu'on l'appelle société, association, ligue, parti, masse, multitude n'ont de valeur que dans la mesure où elles arrivent à s'enraciner dans tous et chacun des individus qui le composent. Un programme, un manifeste, une manifestation, les conclusions d'un meeting, un vote, une émeute, même si matériellement ils ont un caractère révolutionnaire, ne veulent rien dire si leur interprétation dépend exclusivement de ceux qui les inspirent et les dirigent. C'est le peuple en personne que l'on prétend aider qui doit les suivre. »*

*« Comme il aurait été plus bénéfique pour l'Alliance au lieu d'arracher des accords et des solutions par surprise, de s'atteler à une œuvre d'éducation et d'instruction orientée vers la prise d'accords et de solutions, avec la présence des volontés conscientes ! »*

Il faut aussi ajouter que Lorenzo travailla près de dix ans comme imprimeur des manuels scolaires de Francisco Ferrer, et qu'il était donc très influencé par l'éducationnisme. Cela ne l'empêcha pas de saluer la constitution de la future CNT-AIT en 1910 par ce message au congrès: *« vous allez établir un pacte destiné à influencer la marche toujours progressive de l'humanité. Face à vous, le livre ouvert de l'histoire présente une page blanche : préparez-vous à la remplir avec honneur pour vous, avec profit pour tous ceux du présents et du futurs »*

Cette foi têtue et tranquille dans l'anarchisme, ce refus obstinée des manipulations, même et surtout libertaires, ont été présents grâce à l'édition du "*proletariado militante* » en 1923, parmi les militants de la CNT-AIT espagnole. Peut-être d'autres éditions auraient diminué les manipulations dans la CNT-FAI avant et après 1936 et aidé encore plus-la réalisation du communisme libertaire.

***D'après un texte de Frank Mintz paru dans CPCA, numéro 22, 4<sup>ème</sup> trimestre 1983***



¿Dices que la sociedad está mal constituida ? Pues ahí estás tú para corregirla.

Tu dis que la société est mal faite ? Mais c'est à toi de la corriger.

(Carte postale, années 1920)

# VIE ILLUSTRÉE D'ANSELMO LORENZO

Cette biographie de ce militant historique précurseur de l'anarchisme espagnol fut publiée en feuilleton durant l'année 1962 dans *Espoir*, à l'époque hebdomadaire de Midi-Pyrénées de la CNT-AIT française.

Outre son intérêt didactique, à travers la vie de Lorenzo, c'est la création de la CNT-AIT espagnole qui est racontée, cette brochure permet de se rappeler un mode de propagande tombé dans l'oubli : une histoire racontée en image, avec quelques phrases en-dessous.

Le côté « patriarcal » (au sens strict) peut sembler aujourd'hui outrancier, néanmoins, nous avons décidé de laisser le texte tel quel. Ainsi ce texte a un autre intérêt, qui est de donner un exemple de la vision de l'anarchisme espagnol.



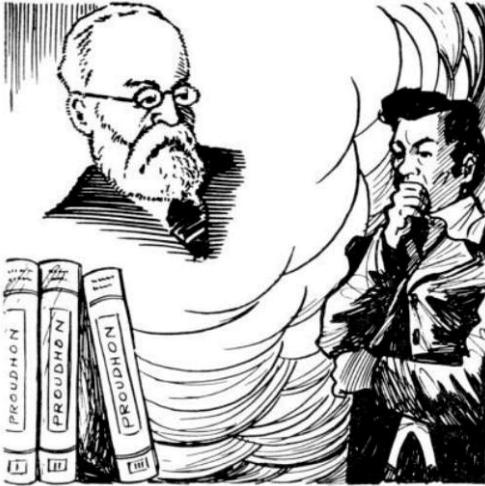
1. — La personnalité d'Anselmo Lorenzo remplit cinquante ans d'histoire du mouvement ouvrier espagnol. Lorenzo, par sa pensée et par son action, peut être vraiment considéré comme le patriarche et le créateur de l'anarchosyndicalisme espagnol.
2. — Anselmo Lorenzo, fils de parents forts humbles, voit le jour à Tolède. Son enfance s'écoule dans la grisaille et la pauvreté d'une famille ouvrière de la première partie du dix-neuvième siècle.



3. — Il vient au monde le 21 avril 1841. Il a 11 ans quand ses parents, pensant ainsi assurer son avenir, l'envoient comme petit commis à Madrid, chez un oncle, fabricant de cire pour bougies.



4. — Le petit Anselmo, esprit inquiet, têtu, passionné, étouffe bientôt dans cette existence commerciale qui lui est imposée. Il a un caractère doux, évite les discussions, mais n'en fait pas moins à sa tête. Malgré les injonctions paternelles, Anselmo abandonne la petite usine de cire et commence à travailler comme apprenti typographe dans une imprimerie madrilène. Il vit très modestement de ce qu'il gagne, car ses parents ne peuvent pas l'aider.



5. — Bientôt, au gré de ses lectures, le jeune Lorenzo commence à se familiariser avec les idées d'avant-garde de l'époque. Pi y Margall et son fédéralisme, marque de son empreinte la pensée de l'adolescent. La traduction des œuvres de Proudhon, faite par le même Pi y Margall, qu'Anselmo dévore aussitôt parues, prépare, chez le jeune homme, un terrain favorable aux idées de Bakounine et l'Internationale, qui devaient s'enraciner si profondément dans la conscience espagnole.



6. — Lorenzo devait dire, plus tard que la lecture d'un article de Pi y Margall, faisant la propre critique de ses idéaux politiques, les reconnaissant comme incomplets, si, à l'égalité devant la loi, ne venait pas s'ajouter l'égalité économique, le dirigea vers l'anarchisme. A partir de ce moment, Anselmo hante les librairies d'occasion de Madrid. Il ne va ni au bistrot ni au théâtre. Il mange le strict nécessaire, mais lit inlassablement.



7. — La lente formation de la conscience révolutionnaire de Lorenzo ne se fait ni en un jour, ni en un mois. Mais ce qui frappe dans l'élaboration intérieure du caractère et de l'âme du jeune homme, c'est avant tout qu'il se fait lui-même. C'est-à-dire que, bien avant que Fanelli ne visite l'Espagne et que Bakounine ne fasse sentir son influence sur le mouvement ouvrier espagnol, Lorenzo avait déjà fixé sa vocation. Il sera un organisateur de masses. Il a compris l'énorme force que représente le prolétariat organisé. Et il commence à agir dans le milieu où il vit. Son ascendant parmi ses camarades de travail est très grand.



8. — Anselmo Lorenzo a 27 ans quand arrive à Madrid, en 1868, Guiseppe Fanelli, envoyé par Bakounine avec comme mission d'organiser en Espagne une section de la Première Internationale, fondée en 1864 à Londres. Fanelli prend contact avec des éléments républicains fédéralistes, parmi lesquels il y a José Rubau Donadeu, homme très original, qui est son introducteur dans les milieux ouvriers et de gauche de Madrid. Parmi le groupe organisateur de l'Internationale en Espagne, en plus de Rubau Donadeu, se trouvent Lorenzo, Posyol, Cenagorta, Borrel, Francisco Mora et Gonzalez Morago



9. — Tous ces hommes, ouvriers pour la plupart, et parmi eux, plusieurs typographes, sont tous républicains. Ce sont eux qui, virtuellement, feront naître la Fédération Régionale Ouvrière Espagnole, glorieuse ancêtre de la CNT-AIT. L'UGT (syndicat socialiste) n'existait pas encore. Elle ne fut fondée qu'en 1888, réunissant sous ce nom les sociétés ouvrières qui fonctionnaient hors de la Fédération Régionale depuis 1871, c'est-à-dire après le voyage de Lafargue, envoyé par Karl Marx. Lorenzo est, depuis la première heure, le dépositaire le plus zélé des plans de Bakounine en Espagne. Cette activité correspond en plus parfaitement à son caractère et à sa conception de la lutte.



10. — La Section, constituée à Madrid par 21 hommes enthousiastes et dévoués, croît et s'étend dans toute l'Espagne. A Barcelone, les objectifs de l'Internationale trouvent un magnifique foyer : le groupe de typographes qu'entoure Farga Pellicer, à l'« *Academia* », la célèbre imprimerie. De plus, en Catalogne, une forte organisation professionnelle, la grande « Union Manufacturière » adhère à la Fédération Régionale en 1871. A partir de ce moment, les sociétés de résistance prennent un caractère combatif qu'elles n'avaient pas dans le passé. De simples mutuelles, elles deviennent des organisations de lutte contre le capitalisme et contre l'Etat.



11. — Bientôt la bourgeoisie et le gouvernement se rendent compte de l'évolution qui s'est produite dans la classe ouvrière espagnole. Les persécutions commencent contre les « internationalistes ». Ce nom fut donné pendant longtemps aux affiliés à la Fédération Régionale Ouvrière Espagnole — Régionale parce que, dans le concert universel des Fédérations qui constituaient l'Internationale, l'Espagne n'était qu'une « région » de plus. Cependant, une partie du prolétariat reste à l'écart de cette organisation et demeure groupée dans d'anciennes sociétés qui, comme « *Las Très Claiés de Vapor* » de Catalogne, ne sont que des mutuelles pour l'entraide en cas de maladie, de chômage, etc.



12. — Mais la Section est créée dans une période propice. Toutes les possibilités sont offertes par les journées de 1868. La révolution populaire est couronnée par la proclamation de la Première République. Les masses salariées, jouets jusqu'alors de la politique et des politiciens, se laissant entraîner dans des mutineries et des guerres civiles par les uns et par les autres, commencent à chercher des solutions aux problèmes qui les concernent. L'exploitation capitaliste, l'injustice sociale, l'inégalité économique, que n'envisage aucun parti politique, pas plus qu'il ne leur cherche une solution, apparaissent enfin aux yeux d'un grand nombre. Dans ce riche terrain, la semence internationaliste ne peut que se développer avec vigueur.



13. — Le principal artisan de l'œuvre de l'Internationale parmi la classe ouvrière espagnole, fut, nous l'avons déjà signalé, A. Lorenzo. En 1870, il fonda le journal *Solidaridad* (Solidarité), feuille où, pour la première fois, les idées anarchistes furent expliquées en Espagne. Ce journal obtint un vif succès et influença considérablement la formation de la conscience ouvrière. On doit aussi à Lorenzo l'organisation du premier Congrès de Sociétés Ouvrières adhérentes à la Section Espagnole de l'Internationale. Par ce Congrès, la Fédération Régionale Ouvrière Espagnole fut officiellement constituée.



14. — Le Congrès se célébra à Barcelone le 29 juin 1870 Lorenzo y assista en tant que délégué par la Section de Madrid. Il avait alors 29 ans. Il était en pleine maturité, il possédait cette persévérance dans le travail, cette ténacité dans l'action, qui ont toujours été les traits distinctifs de tous les organisateurs. Il présenta à ce Congrès un Mémoire qui le consacra comme une des plus importantes figures du mouvement ouvrier. Aux côtés de Farga Pellicer et de Tomas Gonzalez Morago, il prenait place dans la trilogie des précurseurs du mouvement ouvrier espagnol actuel.



15. — Il est curieux de remarquer que la majeure partie des fondateurs de la Section Espagnole de la Première Internationale — plus tard Fédération Régionale Ouvrière Espagnole — comme de la célèbre Section madrilène de Typographes de l'Internationale — de laquelle naquit l'*Union Générale des Travailleurs* (UGT) — étaient des ouvriers typographes. Pablo Iglesias, fondateur de l'UGT et du *Parti Socialiste Ouvrier Espagnol* (PSOE), comme Lorenzo, était un typographe. A l'époque, le prolétariat des imprimeries possédait un niveau culturel au-dessus du reste de la classe ouvrière. Il était normal qu'y soient recrutées les élites idéalistes et dirigeantes.



16. — Lorenzo est délégué par la Section espagnole pour représenter l'Espagne à la Conférence internationale célébrée à Londres au mois de septembre 1871. Au cours de cette réunion, il a l'occasion de faire la connaissance de Marx et d'Engels. Cette conférence devait être le prélude à la division de l'Internationale. Les différences d'interprétation qui séparaient socialistes anarchistes et socialistes démocrates y éclatèrent avec violence. Théoriquement, la division portait sur les deux interprétations du problème de base que l'on discutait : utilisation ou non utilisation de l'arme politique ; la prise ou la destruction du Pouvoir en tant qu'objectif révolutionnaire.



17. — Le recul de l'histoire nous fait mieux voir la part que prirent, dans cette division, le tempérament et l'excès de personnalité de Marx et de Bakounine. Tous deux sont passionnés, obstinés, et déploient l'un comme l'autre une activité vraiment diabolique. Si Bakounine envoie en Espagne Fanelli avec une mission officielle et une mission secrète, Marx le fait aussi pour l'Allemagne, l'Amérique du Nord et l'Angleterre, sans négliger pour autant les relations avec les pays où il a une influence moindre : l'Italie, la Suisse, la Belgique, l'Espagne, la France, la Russie.



18. — L'écho de cette lutte dans l'Internationale arrive en Espagne. Il a des résonances dans les séances du Conseil Fédéral et dans les réunions de la Fédération, avant même le voyage de Lafargue en Espagne. Lorenzo profite de son séjour à Londres pour rendre visite à Karl Marx et lui demander de ne pas provoquer de scission dans la Section espagnole, où il s'efforce de se développer une organisation très forte. Marx sait très bien l'influence morale de Lorenzo en Espagne. Un accueil charmant et chaleureux attend le jeune homme chez Marx. Celui-ci va faire en son honneur de grands frais de séduction.



19. — Lorenzo se trouve accueilli au sein d'une famille juive qui sait être très attachante, lorsque l'invité en vaut la peine. Longtemps il garde le souvenir de sa visite. Quelques mois plus tard, quand, à Madrid, il fréquente les Lafargue — réfugiés en Espagne pour fuir la répression menée contre la Commune en France et pour accomplir la mission que Marx, profitant de l'occasion, leur a donnée : organiser un groupe d'amis qui, plus tard, devait devenir le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol et l'UGT — Laura Lafargue, fille cadette de Marx, lui inspire une admiration passionnée.



20. — Lorenzo, malgré l'envoûtement exercé par les Marx sur lui, parle franchement à Karl, en son nom et au nom du Conseil Fédéral, et lui demande d'abandonner ses projets. Marx l'écoute avec attention d'abord, mais le submerge ensuite sous un flot d'éloquence, exhalant ses griefs et sa rancune. Il accuse Bakounine d'intriguer au sein de l'Internationale, menant une politique personnelle et revendique le droit qu'il a d'organiser, là où il le pourra, une force en accord avec ce qu'il pense correspondre le mieux aux intérêts du Parti qu'il est en train de créer internationalement.

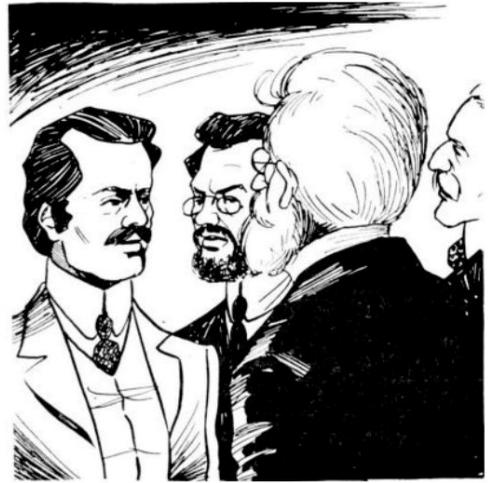


21. — Lorenzo, sous cette tempête oratoire, se tait. Mais une fois passée, très doucement, avec son obstination proverbiale, il dit à Marx les mêmes mots que Lafargue, quatre mois plus tard, devait entendre sur la bouche de Pi y Margall : « *Vous échouerez. Les masses ouvrières sont fatiguées des luttes politiques. Elles ne veulent aucun parti. Pas même le mien* ». Et, en effet, il fallut attendre 1888, c'est-à-dire 17 ans, pour arriver à créer en Espagne le Parti Socialiste et l'UGT, établissant ainsi la scission au sein de la classe ouvrière espagnole.

22. — Lorenzo revient en Espagne, peiné par l'inutilité de sa démarche et prévoyant la lutte fratricide qui va se déclencher. Marx, en effet, poursuit la ligne qu'il s'est tracée. Il croit avoir raison. Trois mois après, arrive à Madrid Paul Lafargue, gendre de Marx, avec pour mission de visiter les membres du Conseil Fédéral et de chercher, parmi eux, l'homme qui sera le dépositaire des projets du déjà fameux politicien allemand.



23. — Karl Marx lui donne un nom et une adresse : le nom et l'adresse de Lorenzo. Il lui dit en plus : Il est jeune, ambitieux et intelligent. Lafargue rend visite à Lorenzo. Quand celui-ci connaît le motif de sa visite, non seulement il refuse d'être le réalisateur de plans qu'il n'approuve pas, mais il les critique durement. Lafargue admire l'intégrité morale et idéologique de Lorenzo ; ils restent en très bons termes sans pour cela abandonner le projet de son beau-père. Et il trouve ce qu'il cherche.



24. — Lorenzo, faisant honneur à sa rectitude et à sa noblesse, introduit Lafargue dans les milieux ouvriers, lui faisant connaître tous ceux qui plus tard seront ses adversaires politiques et les fondateurs du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol et de l'Union Générale des Travailleurs : Mora, Mesa, Pauly et Iglesias. Ce dernier, jeune typographe à la barbe blonde et au pâle visage de Christ, sera l'homme que Marx et Lafargue cherchaient depuis longtemps.



25. — Lafargue arrive à Madrid désorienté, avec pour toute relation Lorenzo et quelques fédéraux qu'il a connu au cours de son voyage accidenté à travers l'Espagne. Il était entré dans le pays par les montagnes de Huesca, fuyant la répression de la Commune. Sans Lorenzo, la mission accomplie par Lafargue, de décembre 1871 à juillet 1872 — date à laquelle il quitte la Péninsule — n'aurait pas été aussi profitable pour Marx.

26. — Mais entre les deux hommes une amitié profonde est née. Peut-être cette passion silencieuse et refoulée que Lorenzo voue à Laura Marx, épouse de Lafargue, contribue-t-elle à la développer. Le fait est que Lafargue et Lorenzo travaillent ensemble et rédigent la Motion sur la propriété qui sera présentée au Congrès de Saragosse en 1872. Laura Marx aura toujours été une auxiliaire précieuse pour son père et pour son mari.



27. — Le Congrès de La Haye, auquel assistent, en tant que délégués pour l'Espagne, Farga Pellicer et le Docteur Sentinon, consomme la division de l'Internationale, au moment du vote de la résolution politique. D'autre part, sous le gouvernement de Sagasta, les persécutions contre l'Internationale prennent en Espagne une ampleur considérable. Lorenzo est arrêté.

28. — La Fédération Régionale Ouvrière Espagnole a été mise hors la loi. Elle survit cependant clandestinement, célèbre des Congrès et des conférences secrètes. Lorenzo fait toujours partie de ses animateurs les plus dévoués. Il n'habite plus Madrid. Il a abandonné la capitale, pour s'installer à Barcelone. Là, il connaît une femme admirable, Francesca Concha, veuve avec un enfant de six ans, qui sera plus tard l'orateur syndicaliste Francisco Miranda. Ils se marient en 1876.



29. — De cette union naissent trois filles : Marina, Mariana et Flora. Le foyer de Lorenzo est un foyer modèle. Il aime avec tendresse ses filles et sa compagne. Il vit seulement pour elles et pour ses idées. Ame élevée, noble et cordiale, en lui se reproduit ce miracle d'humanité anticipée qu'on trouve seulement parmi les grands mystiques anarchistes : Reclus, Salvoechea, Louise Michel.

30. — L'activité de Lorenzo, hors du cadre de l'organisation, se complète par la création littéraire. La publication de son livre « *Le Prolétariat militant* » (*El Proletariado Militante*) le situe dans l'actualité espagnole. C'est le premier livre paru sur le mouvement ouvrier organisé, où sont exposés de manière claire des conceptions hardies sur la lutte de classes et sur l'évolution politique. Après ce premier ouvrage, il ne s'arrêtera plus. Il va produire, avec la fécondité et la constance qui sont les traits distinctifs de son caractère, une œuvre remarquable.



31. — L'activité de Lorenzo ne se cantonne pas dans le terrain intellectuel. Il voyage sans cesse d'un bout à l'autre de la Péninsule. On doit à Lorenzo l'organisation de l'Internationale au Portugal. Il prend part à beaucoup de meetings, le plus important étant celui qui est célébré à Madrid, au moment où les Cortès discutent de la légalité de l'Internationale. Les voix les plus autorisées et les plus prestigieuses s'élèvent en la défense de celle-ci : Pi y Margall, Lostau et Nicholas Salmeron.



32. — Afin de parer aux persécutions déchaînées, le Conseil Fédéral décide de constituer des groupes de Défense de l'Internationale dans toutes les provinces. Lorenzo, en grande partie, se charge de l'organisation de ces groupes, faisant de constants voyages à travers l'Espagne. Au gré de ces déplacements, il lie connaissance avec de nombreux hommes, parmi eux Fermin Salvoechea fondateur du journal « *El Socialismo* », de Cadiz. Il nouera avec lui une amitié durable.



33. — La lutte entre l'anarchisme et les Pouvoirs constitués a désormais commencé dans le monde entier. L'assassinat, à Chicago, de cinq ouvriers pendus pour avoir pris part, en mai 1886, à un meeting dont le but était la demande des 8 heures de travail par jour, déclenche un vrai réveil dans la classe ouvrière, divisée et désorientée, depuis 1876, date à laquelle l'Internationale avait cessé d'exister. A partir de ce Premier Mai 1886, l'agitation ouvrière croit et chaque premier mai est marqué par des grèves et des émeutes, des chocs sanglants avec la police dans le monde.



34. — En Espagne, de 1886 à 1896 ce sont dix années marquées par une suite de luttes, de souffrances, de sanglantes répressions. La « *Mano Negra* », Jerez — un soulèvement paysan — les grèves de Barcelone, les répercussions locales du terrorisme auquel est obligé de recourir le mouvement libertaire, utilisant aussi les méthodes du nihilisme russe. Lorenzo, avec les hommes surgis de « *La Academia* » oriente et dirige spirituellement le mouvement ouvrier en Catalogne.



35. — Pendant les années qui vont de 1876 à 1896, il vit à Barcelone. Tous les vieux militants du mouvement ouvrier se souviennent de cet appartement de la Rue Tallers, où Paca, la compagne de Lorenzo, les accueillait tous maternellement. Combien d'exilés étrangers, français, russes, italiens, trouvèrent là un refuge ! Les enfants, trois filles, Marina, Mariana et Flora, grandissent. Lorenzo est le patriarche aimé et respecté de tous.

36. — Mais tant d'austérité, une vie si exemplaire et si droite, n'aura servi à rien. Lorsque commence la répression, déclenchée par le gouvernement de Canovas, au service de la ploutocratie catalane, Lorenzo, avec Tarrida del Màrmol, Teresa Claramunt, Juan Montseny, Pedro Corominas, José Lopez Montenegro et des centaines d'autres, est enfermé dans la forteresse de Montjuich. La *Guardia Civil* amène un Lorenzo déjà cardiaque, très épuisé, bien qu'il n'ait que 45 ans, au milieu d'une longue chaîne de candidats à la mort, qui marchent tous menottes au poing.



37. — Voici l'Inquisition ressuscitée. La torture est appliquée à Montjuich. Le chef des tortionnaires, un capitaine nommé Portes, fait son choix parmi les malheureux emprisonnés. Lorenzo est enfermé clans un cachot avec Tarrida, Montseny et Molas, qui, plus tard, sera torturé et fusillé. Voir Molas traîné hors du cachot et marchant vers la mort, est pour Lorenzo un choc si terrible qu'il ne s'en remettra plus.



38. — Cependant, Lorenzo peut éviter le « *cero* ». Ce « *cero* » n'est autre que le cachot où on emmène les prisonniers quand on va les soumettre à la torture. Après une longue captivité dans le Château Maudit — nom que le peuple barcelonais donnait à la forteresse de Montjuich — il est expulsé et déporté en France. Combien, moins heureux que lui, furent condamnés à mort, emprisonnés à vie ! Combien devinrent fous de terreur !



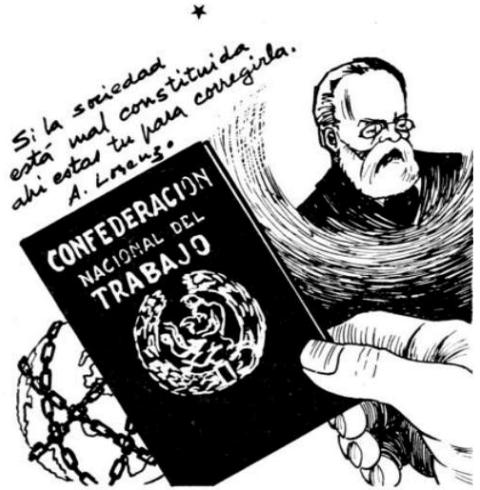
39. — A Paris, Lorenzo entre en contact avec les figures les plus en vue de l'anarchisme et du mouvement libéral bourgeois. C'est alors la belle époque du journal « *L'Intransigeant* », que dirige Henry Rochefort, l'évadé de la Nouvelle Calédonie, l'aristocrate communal. Le procès de Montjuich va soulever une vague d'indignation dans le monde entier. Tarrida del Màrmol, qui réussit à s'échapper de Montjuich en trompant Portes, arrive à Londres, et avec Ramsay Mac Donald, à Trafalgar Square, il dénonce au monde les tortionnaires.



40. — Lorenzo, à Paris, noue une amitié durable avec les anarchistes Malato, Charles Albert, Jean Grave, Sébastien Faure, Augustin Hamon, mais aussi avec Jean Jaurès et le groupe des socialistes révolutionnaires de l'école de Jules Guesde. Le pseudonyme d'Abdon Terradas, né à Montjuich, sous le quel Lorenzo envoyait des articles à tous les journaux du monde, contant ce qui se passait dans la forteresse et faisant appel à la conscience humaine pour les victimes qui étaient enfermées, est désormais célèbre. Ce séjour à Paris, ce contact avec la fine fleur du mouvement intellectuel socialiste, libéral et libertaire, le consacre définitivement comme l'homme le plus représentatif du mouvement ouvrier espagnol.



41. — Lorenzo revient en Espagne lorsque l'amnistie pour les condamnés du procès de Montjuich est accordée, après la longue campagne qui fut menée dans toute la Presse espagnole et internationale — cette campagne son ami Montseny, rentré en Espagne sous le nom d'emprunt de Federico Urales, l'avait commencée dans « *El Pais* ». Suivent trois années fécondes. C'est alors qu'il écrit « *Le banquet de la vie* », qui obtient un grand succès, suivi de « *Voie Libre* », « *Le Peuple* », « *Vers l'émancipation* », « *Vie anarchiste* ». Le roman « *Justo Vives* » et de nombreux articles de journaux, brochures, etc. paraîtront au cours de ces trois années.



42. — La pensée sociale et philosophique de Lorenzo peut se résumer ainsi : le premier en Espagne, il exalte la personnalité des masses ouvrières, leur reconnaît intelligence et sens constructif et donne au « peuple travailleur », comme il disait, l'importance décisive, l'action déterminante, tout ce qu'on ne lui avait pas reconnu jusqu'alors. D'autre part, éducateur de multitudes, il combat le messianisme et stimule le sentiment de responsabilité consciente et active. Cette pensée de Lorenzo, qui s'inscrit comme idée maîtresse sur le carnet (la carte d'adhérent) de la CNT-AIT : « *Si la société est mal faite, tu es là pour la corriger* », résume sa foi et son idéal.



43. — Dans la conférence « *Aux classes populaires* » qu'il donne le 3 juillet 1913 au Théâtre Espagne de Barcelone — conférence organisée par l'*Ateneo sindicalista* — il résume avec force et clarté sa pensée : « *je voudrais vous faire comprendre et vous persuader de l'idée que nous ne sommes pas exempts de toute responsabilité dans le mal social qui pèse sur nous. Nous en sommes victimes, mais nous n'en serons pas moins coupables de sa continuité, si nous n'employons pas à le supprimer la volonté et l'action qui reviennent à chacun de nous* ».

44. — Et il termine ainsi : « *Quand, après la réciprocité des devoirs et des droits, on a dit au monde : l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, on voulait dire par là que toi, paysan, mineur, tisserand, menuisier, journalier, misérable « unemployed » ou paria abject, tu dois, toi-même, associé à tes camarades de travail et de malheur, te sauver, libérant ainsi de cette usurpation qu'est la propriété, la terre et les moyens de production...* ».



45. — Après une période de production littéraire intense, Lorenzo se voue corps et âme à ce qui a été le rêve de toute sa vie : la constitution d'une grande organisation ouvrière de caractère national. La CNT-AIT, sans être née encore, était en train de se forger. Et, avec elle, l'arme qui devait être celle du prolétariat dans ses luttes contre le capitalisme et le Pouvoir. Cette arme c'était la grève générale. Trois hommes, aussi intéressants l'un que l'autre, la propagèrent en Espagne : José Lopez Monténégro, Anselmo Lorenzo et Francisco Ferrer Guardia.

46. — Lopez Monténégro et Anselmo Lorenzo fondent à Barcelone « *La Huelga General* » (« *La Grève Générale* »), hebdomadaire qui propage la nouvelle tactique, et Ferrer le finance, y employant une partie de la fortune que lui avait léguée Mlle Meunier, afin qu'il puisse continuer son œuvre de révolutionnaire et de libre-penseur. De 1900 à 1902 dans « *La Huelga General* » et « *Tierra y Libertad* » qu'avait fondé à Madrid Federico Urales, avant la première grève générale qui eut lieu en Espagne — celle des métallurgistes, en 1902, à Barcelone — on trouve fréquemment des articles signés F.F. et « Cero », qui sont de Ferrer.



47. — L'un des événements les plus importants de la vie de Lorenzo fut sans doute son amitié pour Ferrer. Ferrer fait de lui son collaborateur et son homme de confiance. Si Ferrer fut l'âme de l'Ecole Moderne et de son Editorial, on peut dire, sans crainte de se tromper, que Lorenzo fut le cerveau de cette œuvre gigantesque, essai culturel et pédagogique encore jamais vu en Espagne et qui coûta la vie à Ferrer. Lorenzo se lia d'amitié avec lui et sa compagne, Léopoldine Bonnard, à Paris, pendant son exil. Léopoldine était la dame de compagnie de Mlle Meunier et c'est elle qui décida sa vieille amie à faire son testament en faveur de Ferrer et de son œuvre.



48. — Lorenzo était l'ami intime de Charles Malato et de Laurent Portet à qui Ferrer légua, sa fortune et la mission de continuer l'œuvre de l'Ecole Moderne. Quand Lorenzo rentre en Espagne, Ferrer le suit peu après. Et quand celui-ci fonde son Editorial, il pense à Lorenzo. C'est encore à Lorenzo que l'on doit la traduction et l'édition en espagnol de « *L'Homme et la Terre* » de Reclus ; de « *La Grande Révolution* », de Kropotkine ; de « *Comment nous ferons la Révolution* », de Pataud et Pouget ; de « *Terre Libre* » de Grave ; de « *Psychologie ethnique* », etc., etc.



49. — Au moment où Barcelone vit les jours sombres et agités de la grande grève des métallurgistes de 1902, qui sera réprimée de manière sanglante, Lorenzo est arrêté et passe de longs mois en prison. On le considère comme l'« auteur moral » de la grève. Bien que ses activités aient un caractère de plus en plus intellectuel, Lorenzo ne se sauve d'aucune « razzia ». Sa maison est constamment envahie par la Police. Période trouble, pendant laquelle se produisent différents phénomènes dans le monde social et politique de Catalogne et d'Espagne : naissance du nationalisme catalan ; action dissolvante de Lerroux, envoyé comme agent provocateur par Moret, pour contrecarrer l'influence des anarchistes et des catalanistes ; attentat de Morral contre le couple royal, etc., etc.

50. — C'est, enfin, la semaine sanglante de 1909, qui ravit les dernières années de Lorenzo. Son état d'esprit est exprimé par le texte d'une lettre qu'il écrit à son ami Fernando Tarrida, résidant à Londres. Il lui dit : « *Mon cher frère Fernando : C'est merveilleux ! La Révolution Sociale a pris son essor à Barcelone et c'est cette abstraction si mal connue, si peu comprise comme l'est cette réalité que l'on qualifie parfois de vile scorie — le peuple enfin — qui l'a commencée. Elle n'a été dirigée par personne ! Ni libéraux, ni catalanistes, ni républicains, ni socialistes, ni anarchistes !* ».



51. — Il continue : « *Personne ne discutait. Les délégués se séparaient, en se serrant convulsivement les mains et en disant : Salut ! Lundi, la générale !* ». Semaine d'ivresse, de sainte colère, car la colère des masses est justifiée par cent siècles de misère, d'oppression, de souffrance. On a calomnié les foules barcelonaises de 1909, comme plus tard ont été calomniés les révolutionnaires des Asturies en 1934 et le peuple espagnol tout entier en 1936-39. On brûla des couvents, il est vrai, mais les nonnes furent respectées et les moines courtoisement invités à abandonner leurs demeures.



52. — Bientôt arrive le terrible réveil. Une autre lettre de Lorenzo à Tarrida en donne la mesure. Il lui dit : « *Je fais appel à ta sagesse et à ta bonté ; j'écris comme un homme angoissé le ferait à son frère bon et aimant, à un homme sage et énergique, en lui demandant de l'aide. Ce qui se passa à Barcelone pendant la semaine révolutionnaire fut admirable ; le peuple s'est montré noble et humain ; ce qui arrive maintenant, je ne peux le qualifier. On ne sait rien ; tout est mystère ; tout peut devenir sanglant. Les prisons sont pleines. Montjuich — encore Montjuich — aussi. Travaille pour les victimes. Prend la plume des « Inquisiteurs de Montjuich » » !*



53. — La police l'arrête. Ferrer, en apprenant son arrestation, décide de s'en aller à Masnou, au Mas Germinal, dans l'espoir qu'il n'y sera pas molesté. Mais la dénonciation infâme d'un lerrouxiste — partisans de Lerroux — donne à la police suffisamment d'indications pour qu'il soit arrêté. Les déportations commencent. On fusille aussi. Lorenzo, vieux, malade de dyspnée, est déporté à Alcaniz d'abord, à Teruel ensuite, avec Soledad Villafranca, compagne de Ferrer, qui avait quitté amicalement Léopoldine Bonnard.



54. — Le procès contre Ferrer, qui fut le procès contre l'École Moderne, est un coup mortel pour Lorenzo. Il est encore à Teruel lorsque Ferrer est fusillé. Ferrer, en faisant de Lorenzo Portet son héritier et son exécuteur testamentaire, au lieu d'Anselmo, ce qui aurait été sans doute un bien meilleur choix, l'a certainement fort peiné. En fait, Portet abandonne aux mains de Lorenzo toute la direction de l'École Moderne, dont l'importance et l'activité ont été très réduites par la mort de Ferrer, qui en était l'âme et le moteur.



55. — Malgré tout, l'assassinat de Ferrer est la plus grande erreur politique de Maura<sup>2</sup>. Le monde entier se soulève contre le gouvernement espagnol, exalte la figure de Ferrer et en fait un martyr de la liberté de l'enseignement. D'autre part, en Espagne même, les consciences les plus éclairées sont émues et attirées par les idées pédagogiques et sociales qu'on a prétendu condamner, en éliminant Ferrer. Tout cela fait plus, en faveur de l'anarchisme et des idées libertaires que 50 ans de lutte et d'organisation de masses.



56. — La famille de Lorenzo rejoint le patriarche dans son exil. Sa fille Flora est constamment à ses côtés. Paca, comme sa fille, ne l'abandonne pas un seul instant. La compagne de Lorenzo est le symbole de cette valeur morale, de cet héroïsme silencieux de tant de compagnes de militants que personne ne connaît, mais qui ont rendu possible, par leur profond dévouement, la vie et la bataille quotidienne des combattants pour le progrès de l'humanité. On ne peut pas dissocier la figure de Paca de celle de Lorenzo : les deux se complètent.

---

<sup>2</sup> Antonio Maura y Montaner (1853-1925), politicien espagnol, chef du Parti conservateur qui fut président du Conseil [premier ministre] du roi Alphonse XIII à cinq reprises entre 1903 et 1922. Pendant sa gouvernance du 25 janvier 1907 au 21 octobre 1909, il mène la guerre du Maroc et réprime le soulèvement de la Semaine tragique à Barcelone ;



57. — Comme nous l'avons dit, Laurent Portet maintient Lorenzo à son poste. On peut dire que l'Ecole Moderne survécût tant que Lorenzo eut assez de forces pour être constamment sur place. Mais Lorenzo, vieux et malade, mène une vie surhumaine. En plus de son travail au front de l'Ecole Moderne, il ne cesse d'agir pour ce qui a été le rêve de toute sa vie : la création d'une grande centrale syndicale nationale. L'idée est déjà mûre. Au Congrès de Barcelone, de 1910, la CNT-AIT nait. Lorenzo en est le moteur, l'âme et le cerveau. Tous les hommes qui animent l'organisation ont été ses élèves et se sont nourris de son enseignement.

58. — Malgré la satisfaction morale que Lorenzo trouve dans l'accomplissement heureux du rêve de sa vie, ses dernières années sont tristes. Chaque jour la maladie devient plus douloureuse. Il étouffe. Il habite alors dans la rue Casanovas — où il mourra, comme sa compagne, d'ailleurs — dans un appartement du 4<sup>o</sup> étage, sans ascenseur. Descendre et monter cet escalier, devient pour Lorenzo un calvaire. A chaque palier, il est forcé de s'asseoir : sa famille même y installe des tabourets. Il sort le moins possible. Chaque jour de nombreux amis lui rendent visite, l'informent de toutes les nouvelles qui ont trait au Mouvement.



59. — Tout cela ne suffit pas pour écarter des pensées du vieillard l'ombre de la mort. Il écrit dans une lettre à Fernando Tarrida, son ami de toujours : « *Je me sens chaque jour plus las ; je ne peux pas dormir ; je me lève la nuit et je me mets à lire ou à écrire, si la dyspnée me le permet. Des fois j'arrive au bord de l'asphyxie... Et les jours passent !* ». Cette lettre est datée du 26 décembre 1910. Durant la journée, les visites des amis lui tiennent compagnie et lui font oublier ses souffrances.

60. — Le foyer est soutenu par ses filles, excellentes couturières. L'aînée, Marina, se marie, mais perd bientôt son époux ; deux enfants, Anselmo et Roberto, lui restent. Les deux cadettes, Mariana et Flora, restent célibataires, absorbées par le travail de chaque jour et par la volonté de se consacrer entièrement au soutien de leurs vieux parents. Les trois sœurs, très unies, élèvent les deux enfants et font vivre les deux vieillards, soignant le père de leur mieux.



61. — La première guerre mondiale éclate. Le mouvement libertaire se divise profondément en deux tendances : celle de Kropotkine, partisan de l'aide à la cause des alliés ; celle de Malatesta, pacifiste et opposé à toute guerre, considérant que dans celle-là comme dans n'importe quelle autre, ce sont les intérêts capitalistes seuls qui sont en jeu. Lorenzo souffre beaucoup de cette scission, car il a des amis dans les deux groupes. Approuvant la position de Kropotkine, il y a Malato, Mella, Grave, Tarrida, Urales. Du côté de Malatesta, la partie la plus jeune du mouvement. Lorenzo reste en marge de l'âpre polémique, qui arrive à rompre une amitié aussi profonde que celle qui unissait Malatesta et Kropotkine.

62. — Lorenzo se sent mourir. Le 2 septembre 1914, il écrit encore une fois à Tarrida, le faisant participer à son angoisse devant la mort. Il lui dit : « *Aidez-moi, mon cher frère, car j'ai beaucoup de choses à faire et je dispose de très peu de vie...* ». Il a entrepris, avec le vieux camarade Boix, survivant lui aussi du procès de Montjuich, et le jeune José Nègre — qui fut un des premiers secrétaires de la CNT-AIT — la publication d'une revue ouvrière. Quand la dyspnée le lui permet, Lorenzo écrit, corrige des épreuves, s'occupe avec acharnement de la propagande « d'orientation émancipatrice », comme il aime à le dire. Mais le 30 novembre 1914 — trois mois après la déclaration de la guerre — une attaque plus forte l'emporte. A son enterrement viendra tout le peuple de Barcelone.



63. — Lénine dormira au milieu de la Place Rouge. L'humble tombe de Lorenzo se perd dans l'oubli. Il fut pourtant un créateur puissant. Son exemple, son enseignement, son travail d'organisateur et d'écrivain, créèrent et développèrent la Confédération Nationale du Travail, section en Espagne de l'Association Internationale des Travailleurs recrée à Berlin en 1922, qui le 19 juillet 1936 devait présenter au monde l'exemple d'une révolution sociale — la première — de tendance libertaire et qui, par ses réalisations économiques, devait démontrer que l'émancipation des travailleurs pouvait et devait être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Les idées semées par Lorenzo pendant 50 ans de lutte et de sacrifice, avaient porté leur fruit.

# ANSELMO LORENZO ET KARL MARX

*Pierre Reole, Le Combat Syndicaliste, n°659, 10 juin 1971*

Le mouvement anarchiste international, historiquement parlant, a fourni un nombre considérable de fortes personnalités, se détachant dans tous les domaines de la pensée et de l'action et même de la science. Certains sont universellement connus, car leurs œuvres ou leurs actes ont été divulgués par l'écrit, l'anecdote, et souvent aussi, par la légende.

La renommée et la popularité de beaucoup d'autres n'ont pas dépassé les frontières géographiques et linguistiques de leur pays d'origine. Ainsi en est de tel ou tel compagnon roumain, bulgare, allemand, japonais, américain ou espagnol. Nous ne pouvons les citer tous, mais par la connaissance de leur langue et par l'éclectisme autodidactique qui permet aux studieux de puiser dans l'immense trésor de la bibliographie anarchiste, nous sommes assez de par le monde pour sortir de l'oubli ces hommes et ces femmes qui ont joué un rôle de premier plan dans l'organisation de la classe ouvrière et dans la propagation de l'anarchisme dans ses principes fondamentaux. Dans tous les continents, ces militants dévoués à l'idéal anarchiste et à la cause suprême de la libération humaine, ont lutté et souffert l'emprisonnement et quelque fois la mort.

Étant donné le confusionnisme idéologique qui règne actuellement chez beaucoup de nos jeunes sympathisants, nous avons choisi délibérément de parler dans cet article du plus vénérable des militants de l'anarcho-syndicalisme espagnol, Anselmo Lorenzo, et surtout de mettre en relief une phase décisive de son comportement qui touche à l'implantation de la première Association internationale des travailleurs (AIT) en Espagne et surtout à l'orientation anti-politique et anarchosyndicaliste d'une grande fraction de la classe ouvrière et paysanne espagnole.

Anselmo Lorenzo naquit à Tolède en 1841 et mourut à Barcelone en novembre de 1914. Ouvrier typographe, il adhéra très jeune au Parti républicain fédéral de Francisco Pi y Margall, l'éminent traducteur en espagnol des principales œuvres de Proudhon. Ce sont certainement les thèses sociales, économiques et fédéralistes du grand penseur français qui complétaient la doctrine trop étroite du fédéralisme politique, qui décidèrent Lorenzo à abandonner l'arène parlementariste et à devenir l'un des pionniers du socialisme libertaire espagnol.

C'est dans la société de tendance libérale *Fomento de las Artes* qu'Anselmo Lorenzo commença à former sa culture, auprès d'universitaires avancés comme Serrano Oteiza et le recteur don Fernando de Castro. C'est dans cette société éclectique qu'il connut le graveur Tomàs Gonzalez Morago, déjà averti des problèmes socialistes et véritable introducteur avec Rubau Donadeu, de l'envoyé de Bakounine en Espagne, Giuseppe Fanelli.

On sait que la mission de Fanelli était de constituer le noyau organisateur de la Section espagnole de l'AIT.

Le comité organisateur provisoire est effectivement formé le 24 décembre 1869, et dans la commission de propagande nous y relevons le nom de Lorenzo. Une des grandes initiatives de cette commission est de convoquer le Congrès constitutif de la Région espagnole, congrès qui a lieu à Barcelone le 19 juin 1870. Dans ses assises historiques nous y notons la présence très active du militant internationaliste marseillais Bastelica, alors réfugié politique en Espagne.

Dans le premier Conseil fédéral de la Région espagnole déjà officiellement constitué, nous retrouvons Anselmo Lorenzo et c'est dans la Conférence secrète du 10 au 18 septembre 1871 qui se déroule à Valencia, qu'Anselmo Lorenzo est nommé délégué de la Fédération espagnole à la Conférence de Londres.

C'est cette délégation à Londres qui met face à face Marx et Lorenzo. Nous traduisons de l'œuvre de Lorenzo lui-même, *El proletariado militante*, le récit de cette rencontre et les impressions qu'il en rapporta. Etant donné l'importance tant historique que psychologique de ce témoignage nous pensons qu'il est utile d'en faire connaître aux lecteurs de langue française le long passage que voici :

*« Profondément ému de ma nomination je me dirigeais immédiatement à Madrid, d'où je devais prendre l'express pour Paris. Traverser toute la France en passant par Paris, pour assister à une réunion de l'Internationale au moment où la répression contre la Commune battait son plein était dangereux et il était utile de prendre quelques précautions. Me rendant de la gare d'Orléans à celle de St-Lazare, je pus regarder l'Hôtel-de-Ville en ruines, la partie incendiée du Musée du Louvre, le piédestal sans colonne de la place Vendôme. Partout je voyais les effets épouvantables de la semaine sanglante. A la sortie de Paris après le pont d'Asnières j'ai vu les troupes prussiennes qui campaient.*

*J'ai touché la terre anglaise tard dans la soirée. En sortant de la gare Victoria, de Londres, j'ai donné l'adresse écrite de Engels à un cocher et me voici après avoir parcouru quantité de grandes artères rectilignes, à Regent's Park, au terminus de mon voyage. Le cocher sonna à une maison et aussitôt je vis apparaître au seuil de la porte un vieillard qui illuminé par un réverbère tout proche me fit penser à un patriarche sorti d'un tableau d'un artiste. Je m'approchais avec timidité et respect, m'annonçant comme le délégué de la Fédération espagnole de l'Internationale, et cet homme me serra dans ses bras, m'embrassa au front, m'adressa des paroles affectueuses en espagnol et me fit pénétrer dans la maison. Cet homme était Karl Marx. Sa famille s'étant déjà retirée vu l'heure tardive, c'est Marx lui-même qui me servit le dîner. Ensuite nous dégustâmes le thé tout en parlant des idées révolutionnaires, de la propagande, de l'organisation, se montrant très satisfait du travail réalisé en Espagne. Puis mon respectable interlocuteur me parla de littérature espagnole qu'il connaissait très bien Cervantes, Calderon, Lope de Vega,*

*Tirso de Molina, furent analysés de façon claire et très justement résumés.*

*La matinée s'annonçait déjà, lorsque Marx m'accompagne à la chambre qui m'était destinée.*

*Le lendemain je fus présenté aux filles du penseur allemand, ainsi qu'à plusieurs délégués et à d'autres personnages. La fille aînée très belle et séduisante connaissait l'espagnol, mais comme son père elle le prononçait assez mal. Elle me conduisit à la bibliothèque, qui était grande et remplie de livres et dans le rayon réservé à la littérature espagnole elle prit deux volumes, « Don Quichotte » et « La vida es sueño ». De l'œuvre géniale de Cervantes, elle me pria de lui lire le discours aux chevaliers et quelques tirades des vers de Calderon reconnus comme joyaux de la langue espagnole.*

*La réunion préparatoire de la Conférence devait avoir lieu tard dans la soirée, le Conseil Général, devant recevoir dans l'après-midi les délégués. Marx m'accompagna au local du Conseil. A l'entrée avec d'autres membres du Conseil, se trouvait Bastelica, le camarade français qui avait présidé la première séance du Congrès de Barcelone. Me reconnaissant il me présenta aux compagnons, quelques-uns déjà très connus dans l'Internationale, Eccarius, Jong, Johan Hates, Serrailier, Vaillant, membre rescapé de la Commune de Paris.*

*Marx me présenta à Engels, lequel fut mon hôte pendant le reste de mon séjour à Londres. Déjà dans la salle je saluais les délégués belges dont César de Paepe, quelques français, le suisse Henry Perret, et le russe Outine figure sinistre et antipathique qui me sembla pendant la Conférence de n'avoir d'autre but que d'exciter la haine et d'empoisonner les passions, semblant être totalement étranger au grand idéal qui animait nos représentés, les travailleurs internationaux.*

*De la semaine que dura cette Conférence je garde un triste souvenir.*

*L'effet causé dans mon esprit fut désastreux. Je m'attendais à me trouver en présence et parmi de grands penseurs, sincères défenseurs des travailleurs, fervents propagandistes des idées nouvelles, précurseurs d'une société transformée par la Révolution, société dans laquelle devrait enfin régner la justice et le bonheur. Au lieu de cela, j'ai pu constater de grandes animosités et de graves rancœurs parmi ceux-là mêmes qui devaient rester unis et fraternels.*

*Si je n'avais pas été capable de faire la part des choses, dues à l'ambition, à la vanité, à la jalousie, la Conférence de Londres au lieu d'être une confirmation de mes idées et de mes espoirs, aurait été pour moi une désillusion définitive.*

*Mais, ouvrier alors, comme aujourd'hui trente ans après, sans aucun but égoïste ou ambitieux, aimant cette liberté unique et positive qui s'appuyant sur la collectivité fera disparaître la classe des opprimés, j'avais et j'ai la certitude que les aspirations populaires se développeront, prendront racine et consistance et que*

*confirmées par la science et sanctionnées par la Révolution écartèrent tous les obstacles, même ceux représentés par les saints prestigieux.*

*Peu de véritables travailleurs étaient présents dans cette Conférence. La majorité étaient des bourgeois (citoyens de la classe moyenne) et c'est eux qui avaient la direction dans cette réunion qui n'était pas autre chose qu'un prolongement du Conseil Général, une confirmation de ses plans, une parodie de parlementarisme politique, et dans tout cela, je ne pouvais rien voir de grand, rien de libérateur, rien en harmonie avec le langage employé pour la propagande.*

*Je peux affirmer que toute la substance de cette Conférence se réduisit à assurer la suprématie d'un homme présent, Karl Marx, contre un autre homme absent, Michel Bakounine.*

*Si dans les séances on respectait un semblant de régularité, dans les commissions restreintes, la haine se donnait libre cours, et c'est ainsi qu'ayant assisté une nuit dans la propre maison de Marx à une de ces réunions en vue de prendre une décision sur l'affaire de l'Alliance<sup>3</sup>, j'ai vu le grand [Marx] descendre du podium où l'avait placé mon admiration et mon respect, jusqu'au niveau le plus vulgaire. J'ai pu voir aussi avec consternation quelques-uns de ses fidèles s'abaisser plus encore, comme de vils courtisans devant leur seigneur et maître.*

*J'ai eu l'honneur de présenter à cette Conférence le « Mémoire sur l'Organisation » adopté par la Conférence de Valencia. Ce fut le seul travail à caractère ouvrier. Devant les délégués de nations aussi industrialisées que l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, habitués, surtout la première aux luttes de revendication économique, cet engrenage de Sociétés, de Fédérations de toutes les professions, avec ses commissions de correspondance et de propagande, ses statistiques, ses congrès, ses caisses de résistance et toute cette vie intellectuelle et d'action, visant non seulement à faire la Révolution Sociale, mais aussi à réorganiser rapidement le fonctionnement de la nouvelle société, fit sensation. Mais malgré cela, le Conseil Général et la majorité des délégués ne donnèrent aucune importance à mon rapport. Pour eux il n'était pas question de soutenir une force révolutionnaire et de la doter d'une organisation, mais de mettre cette grande réunion d'hommes et de volontés au service d'un chef politique.*

---

<sup>3</sup> NDLR : L'Alliance internationale de la démocratie socialiste est une organisation fondée par Mikhaïl Bakounine avec 79 autres membres le 28 octobre 1868 en tant qu'organisation au sein de l'Association internationale des travailleurs (AIT). L'Alliance est la face publique d'une autre organisation secrète, la Fraternité Internationale, les deux structures existant parallèlement, l'une en plein jour, l'autre dans l'ombre. La création de l'Alliance en tant que section de l'AIT n'est pas acceptée par le comité central de l'AIT parce que les organisations internationales n'étaient pas autorisées à y adhérer. L'Alliance se dissout peu de temps après et les anciens membres ont rejoint leurs sections nationales respectives de l'AIT.

*Dans mes sentiments, je me trouvais seul. Peut-être, par un réflexe d'orgueil, je me considérais l'unique véritable internationaliste.*

*Mon intervention exprima ma peine et mon mécontentement, mais ils m'écoutèrent sans beaucoup d'intérêt. Voici comment, ils résumèrent l'apport de ma délégation : « La Conférence, remercie fraternellement les membres de la Fédération Espagnole pour son travail sur l'organisation, qui prouve une fois de plus, leur abnégation pour l'œuvre commune. » Je suis, retourné en Espagne convaincu que la réalisation de l'idéal social s'était éloigné et que beaucoup de ses pseudo-défenseurs, étaient en fait, ses ennemis.*

*Arrivé à Madrid, je rendis compte au Conseil Fédéral de ma mission, et de mes pénibles impressions. »*

Ce face à face du maître à penser de toutes les tendances socialistes, étatistes et autoritaires et du plus éminent des libertaires espagnols, peut être mis en annexe, au dossier significatif des discordances idéologiques et éthiques qui séparèrent définitivement Marx de Proudhon et Bakounine.

Il n'y a qu'à étudier soigneusement ces désaccords fondamentaux, et analyser l'œuvre théorique dans ses différents contextes d'application, pour se convaincre que marxisme et anarchisme sont deux antithèses.

On ne fusionne pas l'eau et le feu. On ne peut donc, fusionner l'Autorité et la Liberté.

# **PROTESTATIONS D'ESPAGNE : REPONSE AU BUREAU SOCIALISTE INTERNATIONAL**

*La Vie ouvrière, numéro 12, 20 mars 1910*

Récemment, un député socialiste belge, M. Léon Furnémont, a fait un voyage à Madrid pour s'aboucher avec des membres de l'organisation politique dirigée par Pablo Iglesias. Là, dans une conférence publique, il a fait des déclarations qu'a reproduite la presse espagnole, et que voici :

« Notre évangile, tel qu'il a été adopté dans tous les Congrès socialistes, se résume dans les trois propositions suivantes :

1° Le Parti socialiste est un parti de classe, c'est-à-dire le parti des travailleurs, tant manuels qu'intellectuels, de ceux qui ne possédant pas de moyens d'existence, se voient obligés de vendre au capital leur force productrice et vivent soumis à la tyrannie ;

2° La classe ouvrière doit s'organiser pour l'action politique : c'est-à-dire qu'à côté de son organisation syndicale et professionnelle, elle doit aussi faire de la politique pour obtenir la protection économique des lois : car si les lois ne sanctionnent pas les améliorations apportées à la condition du prolétariat, il ne sera pas facile à celui-ci d'acquérir la capacité de transformer le régime social ;

3° La classe ouvrière doit s'emparer des pouvoirs publics, pour effectuer la transformation de l'organisation actuelle, basée sur le monopole au profit de quelques-uns, en une organisation communiste ou collectiviste, dans laquelle tous les moyens de production appartiendront aux nations et à l'humanité entière, fondant ainsi toutes les classes en une seule, qui travaillera et qui jouira de la richesse.

Celui qui accepte ces trois propositions est socialiste. Celui qui ne les accepte pas, quelle que soit la noblesse de son cœur, quelle que soit son intelligence et l'ardeur de son zèle démocratique, n'est pas socialiste. »

La conséquence d'un semblable programme, c'est que tout travailleur manuel ou intellectuel qui accepte ces trois propositions – qu'il soit Anglais, Français, Belge, Suisse, Allemand, russe, Italien, Espagnol, Portugais, etc. – n'est pas internationaliste : c'est un nationaliste, qui méconnaissant la capacité révolutionnaire du prolétariat, demande aux législateurs et aux gouvernants de son pays des lois protectrices grâce auxquelles les travailleurs deviendront capables de transformer le régime social.

Dans cet évangile qu'enseignent les apôtres du nouveau socialisme – diamétralement opposé à ce socialisme au nom duquel les socialistes de Paris et de Berlin s'appelaient frères et protestaient contre la guerre franco-prussienne ; à ce socialisme qui réunissait à Madrid en 1870 et en 1871, des ouvriers français et des ouvriers espagnols pour protester contre la fête patriotique du Deux-Mai , - Dans cet évangile socialiste absolument contraire à celui de l'Association internationale des travailleurs, qui réunissait en une pensée et une action commune tous les travailleurs du monde sans distinction de couleur, de croyance ni de nationalité, - on fractionne le prolétariat par nations au lieu de maintenir la solidarité internationale, et on fait croire aux travailleurs qu'en se consacrant à la politique nationale et en se confiant aux politiciens de profession on peut espérer voir s'accomplir la transformation du régime social, ce qui est la négation des deux grands principes de l'Internationale : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ; « l'émancipation des travailleurs n'est pas un problème local ni national, mais un problème social qui embrase tous les pays civilisés, et dont la solution dépend de leur concours tant pratique que théorique ».

Furnémont me fait ici l'effet d'un de ces milords anglais qui imbus du préjugé que l'Espagne est un pays de *manolas* et de *toreros*, vont à Séville assister à une « réjouissance populaire » artificiellement préparée, qu'ils prennent pour une manifestation spontanée et authentique des mœurs du pays, et s'en retournent chez eux plus trompés que jamais, s'imaginant avoir vu la confirmation de leurs illusoires croyances.

Comme il l'a dit dans sa conférence, Furnémont croit que le prolétariat est incapable d'opérer la transformation du régime social, et que pour en acquérir la capacité, il a besoin de la protection des lois ; c'est comme si les agneaux pour se délivrer de la tyrannie des loups, leur demandaient leur protection. Il arrive à Madrid, il s'entretient avec Pablo Iglesias et son entourage, et se figure avoir pris contact avec l'ensemble du prolétariat espagnol : comme s'il n'y avait pas une Andalousie ouvrière d'antique tradition communiste, une région valencienne ouverte aux idées progressistes, une Catalogne syndicaliste révolutionnaire de date plus ancienne que l'Internationale elle-même, une côte cantabrique habitée par une race forte et prudente, pays où la Corogne et Gijon brillent comme deux phares de la pensée rédemptrice du prolétariat. Et avec cette visite à Madrid coïncide, peut-être comme résultat des renseignements obtenus ou suggérés, la publication dans le journal *Le Peuple*, de Bruxelles, du 8 février d'une circulaire véritablement incroyable, signée par les membres du Comité Exécutif du Bureau socialiste international, Vandervelde, Anseele, Furnémont et Huysmans, dans laquelle on demande aux comités centraux des Partis affiliés de verser de l'argent pour permettre de reprendre la publication à Barcelone d'un journal intitulé *la Internacional*.

Ce document débute ainsi :

« Depuis la fondation de l'Internationale en Espagne, il n'y a pas eu en Catalogne, et surtout à Barcelone, un mouvement socialiste sérieux. Les bakouninistes ont pris la tête du mouvement ouvrier dès les débuts, et ils se sont livrés à des attaques violentes contre les socialistes. Ils publièrent d'abord à Barcelone, un quotidien, *El Productor*, et une revue scientifique, *la Revista Blanca*. Ils éditérent ensuite, d'une manière presque constante, un grand hebdomadaire à Barcelone, et plusieurs journaux dans les autres villes de Catalogne. Cette activité rendit fort pénible le travail des « socialistes », qui se contentèrent de publier, de temps en temps, des hebdomadaires, et tenaient des réunions publiques que les anarchistes troublaient méthodiquement et essayaient même parfois de dissoudre à coups de revolver.

« Cette situation anormale, dont la classe ouvrière a souffert énormément, avait sensiblement changé à la suite de divers échecs essayés par les anarchistes, notamment après la grève de 1902. »

La circulaire ajoute qu'alors, comme les syndicats « avaient à peu près disparu de la Catalogne », on vit « les socialistes entrer dans la bataille pour reconstituer ces organismes sur une base plus sûre et plus forte ». Et amalgamant le vrai et le faux, le Bureau socialiste international continue en ces termes :

« Le premier effort dans ce sens a été fait en 1904, en contribuant à la constitution de la Fédération locale des syndicats ouvriers connue sous le nom de « Solidaridad Obrera ». Cette tentative a été très heureuse, car en 1907, cette fédération locale est devenue régionale. Un second effort beaucoup plus important a été tenté par les « socialistes » en constituant pour la première fois, la « Fédération socialiste catalane » et en fondant un organe important qui porterait le titre : la *Internacional*. »

Le Bureau socialiste international se charge lui-même de démontrer que les efforts de 1904 et 1907 n'ont pas réussi à constituer en Catalogne un mouvement « socialiste » sérieux. Il le prouve par le fait même de la demande qu'il adresse aux comités centraux des Partis affiliés de venir en aide à ces pauvres « socialistes » catalans, qui ne sont pas en état de reprendre par leurs propres forces la publication de leur organe.

« Il est absolument nécessaire – dit la circulaire – de faire revivre ce journal... Mais nos camarades ne sont pas à même de fournir les moyens nécessaires de publier la *Internacional*. Ils devraient plutôt être secourus eux-mêmes. En vue de cette situation particulière, ces camarades se sont adressés au Bureau socialiste international pour lui demander de leur venir en aide. Pour pouvoir refaire leur journal avec chance de succès, ils auraient besoin de huit à neuf mille francs. Cette somme, relativement considérable pour eux, ils ne peuvent la demander au Comité national du Parti espagnol... Comme vous le voyez, nos camarades espagnols sont à un tournant très difficile dans la vie de leur parti. »

Par contre, ces bakouninistes qui n'ont jamais rien su faire de sérieux, ces anarchistes dont les « échecs » sont censés avoir favorisé la croissance du parti « socialiste » se trouvent, de l'aveu du Bureau socialiste international, constituer une force redoutable ; si redoutable, que c'est contre elle qu'il fait appel à l'argent des pays voisins. Ecoutez plutôt :

« Les anciens bakouninistes sont là, prêts à recommencer la lutte et à s'emparer de nouveau du mouvement ouvrier et des syndicats fortement ébranlés en ce moment ... En aidant les « socialistes » de Catalogne, vous contribuerez à éteindre un des plus grands et plus anciens foyers de l'anarchie en Europe. Vous aiderez par-là à constituer et à renforcer la puissance de ces « socialistes » en Espagne, et vous interviendrez enfin d'une façon efficace dans le pénible et courageux effort que tente en ce moment la classe ouvrière de toute l'Espagne ( !). »

Je ne discuterai pas d'avantage la circulaire si maladroitement lancée par le Bureau socialiste international. Cette circulaire, comme il est naturel, a soulevé l'indignation des syndicalistes catalans, don l'organe, la Solidaridad Obrera, l'a stigmatisée dans son numéro du 26 février comme un document qui « falsifie les faits d'une manière déplorable » et qui « contient des calomnies préjudiciables à l'harmonie qui doit régner dans le camp syndicaliste ». Quant au journal Tierra y Libertad, il a publié le 3 mars, une réponse que je veux donner ici en entier :

« Le groupe éditeur et rédacteur de Tierra y Libertad, de Barcelone, dénonce au monde travailleur le fait suivant :

« Le Bureau socialiste international, dans le journal belge le Peuple, organe quotidien de la démocratie socialiste, numéro du 8 février dernier, s'adresse aux comités centraux des Partis affiliés, en leur demandant huit à neuf mille francs pour la reconstitution du journal la Internacional.

« Dans cette circulaire, le Bureau socialiste international, mal informé, commet des inexactitudes qui peuvent être qualifiées de graves et même de calomnieuses.

« Pour éviter les mauvais effets de ce document, qui a les allures d'un décret gouvernemental, il convient que les travailleurs auxquels il est adressé sachent ce qui suit :

« 1° que la fraction appelée « socialiste », qui constitue en Espagne le groupement politique nommé *Partido Obrero* (Parti ouvrier) et le groupement ouvrier appelé *Union General de Trabajadores* (Union générale des travailleurs), n'a pas d'importance en Catalogne ;

2° Que la Revista Blanca n'a pas été publiée à Barcelone ;

3° que la grève générale de Barcelone de 1902, brillant mouvement de solidarité envers une corporation ouvrière en lutte avec le capital, mouvement qui a étonné le monde par sa nouveauté et sa grandeur, a été dénigré par le secrétaire du comité

directeur du susmentionné Partido Obrero, qui donna des renseignements défavorables au Conseil des Trades Unions (*Trade Union Council*) d'Angleterre, lequel avait vu avec une sympathie naturelle ce mouvement grandiose.

4° Que la Fédération locale de sociétés ouvrières constituant le corps désigné par le nom de « Solidaridad Obrera » a été le produit d'un mouvement spontané des travailleurs barcelonais, et non celui de l'insignifiant groupe « socialiste » barcelonais lequel a donné à peine, en de longues années, des signes extérieurs d'existence à Barcelone ;

5° Que la « Fédération socialiste catalane », dont l'existence est à peine remarquée, et [ce qui s'appelait son organe] le journal la Internacional, d'une part, et de l'autre la fédération appelée « Solidaridad Obrera » et son organe intitulé Solidaridad Obrera, sont deux choses tout à fait distinctes, sans confusion possible ;

6° Que les anarchistes n'ont jamais troublé les réunions convoquées et tenues par les membres du groupe socialiste, et, à plus forte raison, n'y ont jamais tiré des coups de revolver ;

7° Que si c'est en aidant les « socialistes » de la Catalogne à éteindre un des plus anciens foyers de l'anarchie – comme dit le Bureau socialiste international dans un langage indigne et calomnieux – qu'on consolidera et renforcera la puissance du « socialisme » en Espagne, on n'a que faire de demander 9000 francs aux fédérations ouvrières internationales pour soutenir le journal la Internacional : il suffit de présenter la note au fond des reptiles.

« Le Bureau socialiste international, les sociétés et les travailleurs auxquels est adressé la malheureuse circulaire, et la généralité des travailleurs qui ne font pas du socialisme d'une manière aussi mesquine sont invités à prendre note de ces déclarations.

« Pour notre part, vivement impressionnés par les récentes déclarations des travailleurs de la République d'Argentine qui, renonçant à leurs divisions, se sont rapprochés en une consciente et puissante union qui doit être comme le syndicat liquidateur de la société bourgeoise en faillite ; admirant le grandiose mouvement émancipateur des travailleurs de Pennsylvanie ; et désireux de nous unir à tous les travailleurs de l'Europe et du monde dans l'idée et dans l'œuvre de l'émancipation et de la participation de tous au patrimoine universel, nous protestons contre les machinations de ces « socialistes » qui aspirent seulement à être des chefs et députés, au prix de la soumission de leurs affiliés, et qui transforment le socialisme, la glorieuse initiative de l'Association internationale des travailleurs, en un humble troupeau de cotisants et d'électeurs, ce en quoi se résume ce que ces gens-là appellent « les doctrines de leur parti »

On ne peut rien ajouter à une réplique aussi écrasante que méritée.

Puisse-t-elle être comprise par les organisations ouvrières auxquelles on demande de l'argent pour une propagande d'une efficacité douteuse et d'un caractère plus qu'équivoque.

Maintenant, comme contraste à l'impression reçue par Furnémont de sa visite de Madrid, il sera bon de mettre en regard l'impression qu'a rapporté Jouhaux de sa récente visite à Barcelone, où il avait été délégué par la Confédération Générale du Travail pour assister au grand meeting annoncé le 6 février et qui n'a pas pu avoir lieu. C'est dans la Voix du Peuple, de Paris, du 27 février, que Jouhaux a raconté ce qu'il a vu et entendu :

« Je pus, dit-il, entrer en relation avec les valeureux militants barcelonais. L'impression faite sur moi par cette entrevue fut excellente. Si faible numériquement que soit à l'heure présente l'organisation ouvrière en Catalogne, elle n'en constitue pas moins une grande force agissante et combative.

« Contrairement à ce qui se passe malheureusement trop dans nos milieux syndicaux, les ouvriers catalans sont animés d'un esprit largement ouvert aux idées nobles et généreuses. Les syndicalistes sont là-bas des hommes hardis et courageux qu'aucune tentative, si audacieuse soit-elle, n'effraie. L'atmosphère qui plane dans les réunions syndicales est une atmosphère de fraternité et de sympathie réciproque. Les travailleurs vivent la vie de leurs organisations, vibrant à toutes ses manifestations. C'est là, à mon avis, que réside la force d'un mouvement.

Quand l'indifférence a disparu, quand les gens sont attachés par des liens d'affinité au sort de leur organisation, celle-ci est alors véritablement forte. C'est la situation existant à Barcelone. Avec de tels groupements, rien n'est impossible, tout peut être tenté. L'échec, loin d'annihiler les énergies les stimule pour de nouveaux combats. C'est ainsi que nos camarades de Solidaridad Obrera me déclaraient être prêts à recommencer la lutte si le gouvernement n'accordait pas l'amnistie. Je ne pouvais que les encourager dans cette voie, tout en leur démontrant l'utilité d'une organisation méthodique.

« Le défaut en Catalogne c'est justement le manque d'organisation. Le tempérament chaud et exubérant des Catalans se plie difficilement à une discipline. Cependant, en nous basant sur les sentiments très élevés de ce peuple particulièrement studieux, l'on peut être assuré qu'il saura tirer l'enseignement qui se dégage des derniers événements de Barcelone.

« Les principaux militants l'ont d'ailleurs compris, et c'est plein d'enthousiasme qu'à peine sortis de la période de répression féroce, ils se sont hardiment attelés à ce travail de réorganisation. D'ici peu, la Catalogne ouvrière aura une organisation puissante et redoutable. Animée par un esprit de combativité qui est sa caractéristique, conduite vers un idéal très élevé, l'avenir lui sera largement ouvert.

« Voilà l'impression que je rapporte de mon trop court séjour dans la belle cité

artistique de Barcelone. »

En ce qui concerne le manque d'organisation que le camarade Jouhaux a observé chez les travailleurs barcelonais, je demande à présenter deux ou trois simples remarques. Que l'on tienne compte que nous venons de traverser une période de dure et cruelle répression gouvernementale ; que nous nous trouvons dans une grande crise de chômage, où la faim pousse les travailleurs à l'émigration ; que l'inexpérience des jeunes gens et des journaliers qui viennent des districts ruraux de la Catalogne, de l'Aragon et de Valencia se laisse facilement réduire par l'éloquent charlatanisme des républicains ; que les bourgeois ont recours au pacte de famine contre les ouvriers intelligents et actifs ; et on s'expliquera cette faiblesse numérique et ce défaut d'organisation.

Cela n'empêche pas que l'intelligence et l'énergie de ceux qui restent, des invincibles, de ceux qui maintiennent le feu sacré de l'idée contre les persécutions et les déviations, nous donnent l'assurance que Barcelone, que la Catalogne, que l'Espagne ouvrière tout entière ne manquera pas à l'accomplissement de son devoir au grand jour des revendications prolétariennes.

Barcelone l'a prouvé en février 1902 et en juillet 1909, comme l'ont prouvé aussi maintes villes et maintes régions de l'Espagne durant la période écoulée depuis le début du mouvement émancipateur du Proletariat.

### *Anselmo Lorenzo*

Note de la Rédaction [Pierre Monatte] : Pour « contribuer à éteindre un des plus grands et des plus anciens foyers de l'anarchie en Europe », la Commission Administrative Permanente du parti socialiste a voté dans sa séance du 21 février dernier, une somme de 500 francs ?

Constatons qu'aucune protestation n'a été faite contre ce vote, ni à la lecture de l'appel du Bureau international, ni depuis, par aucun membre de la Commission Administrative, où la tendance insurrectionnelle compte cependant deux représentants [dont Gustave Hervé].

Constatons avec plus de surprises encore que pour préparer le vote de ces 500 francs, un article paraphrasant la circulaire du Bureau International a paru dans l'Humanité du 1- février, sous la signature d'André Morizet.

# NI CATALANISTES NI BASQUISTES

*Article publié dans le journal La Huelga General [La Grève Générale], Barcelone, n° 2, novembre 1901). Traduction d'Antonio Martín Bellido*

Je l'ai dit il y a peu dans *La Protesta*, [journal] de Valladolid, et je juge nécessaire de le répéter aujourd'hui dans cette publication barcelonaise, où que l'on veuille considérer et étudier un droit, individuel ou collectif, il apparaît une attaque commise par l'État, cet organisme destiné théoriquement à garantir à l'individu et aux collectivités l'utilisation de leurs droits légitimes, même si dans la pratique il ne parvient qu'à les léser.

La Catalogne et les provinces basques ont sûrement des motifs fondés de plainte contre l'État espagnol, comme l'ont toutes les autres régions et provinces, même si elles ne se plaignent pas ; comme en ont tous les individus ; comme doit à en avoir le respectable lecteur ; comme j'en ai, parce qu'à la fin, comme Renan l'a dit, l'État est un autocrate sans égal qui a des droits contre tout le monde mais personne ne peut en avoir contre lui.

Il se trouve, donc, que seules les deux régions nommées forment le plus ouvertement des plaintes et un certain nombre d'aspirations, et à ce propos, afin que les travailleurs ne souffrent pas de déviation sur le chemin qui conduit à leur émancipation, je me propose d'exposer les considérations suivantes.

Le fait est que dès qu'il s'agit de lever un drapeau, la première chose qui saute aux yeux c'est le besoin de soldats qui donnent leur sang pour lui. En essayant de recruter des soldats pour une cause, on devine immédiatement qui ils vont être, et évidemment, ce ne peut être que les travailleurs, le dernier singe social, celui que a toujours le plus mauvais rôle en tout.

On observe parallèlement que les initiateurs, les porteurs de drapeaux, les fils des privilégiés qui veulent briller, prennent un soin particulier à s'assurer leur retraite en cas de défaite et les moyens de monopoliser les bénéfices en cas de triomphe. Voyez-les, écoutez-les, lisez ce qu'ils disent les Catalans dans les meetings ou dans leurs discours dans le Congrès de députés ; ils ont deux visages, ou, pour mieux dire, deux masques : le séparatiste ou le nationaliste autonomiste ; avec l'un ils satisfont Saint Michel ; avec l'autre, le diable, et pour animer la chose il ne manque ni quelques insultes ou quelque un éloge pour les travailleurs, selon le poids des circonstances.

Maintenant [...] attention à ce fait : le catalaniste [...] aussi bien que le basquiste, disent pis que pendre contre le Madrilène, pauvre diable qui dans l'assemblée des régions en vient à être l'âne dans celle des animaux. Loin de censurer l'État comme

institution dans ce qu'il a d'absorbant, de tyrannique et d'odieux, catalanistes et basquistes aspirent à fonder un nouvel État plus petit, dans lequel, eux, les propagandistes aujourd'hui et les dirigeants de demain, conserveront sans modification les mêmes maux qu'une saine critique trouve toujours dans tout État.

Dans les provinces basques, de même qu'en Catalogne, il y a un prolétariat nombreux, intelligent et actif, en général connaisseur des questions sociales, avec des aspirations définies et concrètes, et qui place son espoir dans une future révolution sociale qui doit donner une forme adéquate et juste à l'organisation du travail et à la distribution des produits, et il convient que ces forces ne soient pas distraites de leur objectif et ne servent pas des idéaux qui leur sont pour le moins étrangers, pour ne pas dire absolument nuisibles. Les travailleurs ne doivent pas combattre pour un nouveau maître ni par une nouvelle classe de maîtres, et il faut qu'ils envoient promener ceux qui viennent avec des musiques régionales qui laissent subsister comme si une telle chose était normale, le propriétaire, le capitaliste, l'exploitant et l'usurier ; c'est-à-dire, les usurpateurs et les voleurs légaux.

S'ils suivaient les catalanistes et les basquistes les travailleurs ne parviendraient qu'à affaiblir cette grande vérité reconnue : "L'émancipation des travailleurs n'est pas un problème local (ni régional j'ajoute) ni national", et se feraient les ennemis des travailleurs des autres régions, y compris ceux de Madrid, où il y a aussi des travailleurs, même si c'est autre chose que veulent faire croire les catalanistes et les basquistes qui ont un Madrilène monté sur le nez.

Cette inimitié semblable, absurde et incommode, saute aux yeux ; il faut être un bourgeois incurable ou fou pour s'attacher à la soutenir et à la favoriser, et il serait surprenant qu'il y ait en Catalogne et dans les provinces basques un travailleur avec deux doigts d'intelligence pour la parrainer. Tout cela indépendamment de cette considération que je laisse pour la fin : je ne sais pas comment marche l'administration municipale et provinciale en Biscaye, mais je dirai bien fort qu'à Barcelone on n'a pas besoin de Madrilènes pour l'administrer à la diable. Catalans, et bien catalans, plus ou moins catalanistes, sont ceux qui dans la Commune et la Députation ont manié le bazar jusqu'à maintenant, et pour juger de leur moralité il n'y a qu'à jeter un œil à la presse barcelonaise, et on verra à chaque pas un escroc. D'où la conséquence que l'on peut tirer que si nos dirigeants étaient de ceux qui savent dire « *setse jutges ils menjan fetje* », ce serait bonnet blanc et blanc bonnet, parce pour nous qui sommes voués à être des vassaux, des sujets ou citoyens dans ce qui existe ou dans ce que les catalanistes et les basquistes essayent d'implanter, nous aurons toujours à ronger l'os de l'exploitation.

C'est pourquoi le mieux que les travailleurs catalans et basques puissent faire est d'aller directement à la grève générale, à la révolution sociale, et laisser les catalanistes et les basquistes tirer les marrons du feu avec leurs propres mains.

# **MANIFESTE DES PRISONNIERS POLITIQUES D'ESPAGNE AU MEETING REPUBLICAIN DE PARIS**

*Les lignes suivantes envoyées par nos camarades prisonniers à Barcelone devaient être lues au meeting républicain franco-espagnol, interdit par le gouvernement de Défense républicaine. (Le Libertaire, 13 avril 1902, 4ème année, numéro 23)*

## **Au meeting républicain international de Paris**

Camarades,

Nous vous donnons ce titre, expression d'égalité entre les hommes, et non celui de citoyens, qui abrite toutes les inégalités encore existantes sous la forme politique démocratique. Au nom des prisonniers condamnés et poursuivis pour les événements de Barcelone,

Salut !

Au moment où vous vous réunissez dans la grande ville, tribune du monde entier, nous jugeons utile de vous adresser, dans un fraternel message, l'expression de notre idéal révolutionnaire.

Peut être cet acte contribuera-t-il à établir la base d'une union que beaucoup croient disparue, et beaucoup d'autres désirent voir rétablie parmi le prolétariat militant et les révolutionnaires de toutes provenances qui se trouvent embourbés dans les infects marais que l'on appelle les partis politiques.

Exposez vos pensées, après discussions concrétisez-les dans un programme d'action et d'exécution immédiate, mais n'aspirez pas à les enfermer dans une Constitution politique, parce que nous ne ferons qu'augmenter le nombre de fracas révolutionnaires que le monde moderne compte depuis 1789 à nos jours.

L'erreur des démocrates, modérés ou radicaux, consiste à soumettre l'intangibilité du droit humain aux variations de la loi, inspirées par des préoccupations de secte ou par des mesquineries d'intérêts.

Des faits, non pas des mots ; satisfaction positive, non pas rhétorique, ce dont ont besoin les déshérités pour cesser de l'être et rentrer tout à fait en possession du patrimoine universel qui en toute justice leur revient.

Il faut donc que la richesse sociale cesse d'être accaparée, afin que le fait de voir à côté de puissants capitalistes, des journaliers (*peones*) manquant d'instruction et de pain, qui vendent leur capacité productive pour un salaire infime, ne se présente plus.

Il faut déposséder celui qui possède ce qui est à tous d'après la raison naturelle, en supprimant les lois qui autorisent et légitimes de telles iniquités, et comme une très juste compensation, à partir du triomphe révolutionnaire, il faut que tous et toutes rentrent en possession de la part qui légitimement leur appartient dans la richesse sociale, ce patrimoine humain formé par les dons spontanés de la nature, par l'étude, l'observation, la méthode et le travail de toutes les générations qui nous ont précédés.

Si vous vous inspirez de cette idée, comptez sur la coopération universelle des fils du travail ; mais si par des préoccupations de classe, de secte, de parti ou autre, vous vous enfermez dans un méprisable exclusivisme, si vous vous montrez devant les travailleurs comme des protecteurs opportunistes et nous considérez comme des mineurs qui inspirent de la pitié, soyez certains que dédaignant vos sophismes, nous répéterons, comme dans les heureux temps de l'Internationale : « Pas de droits sans devoirs, pas de devoirs sans droits. L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Salut et émancipation sociale

*Prison de Barcelone, le 23 mars 1902*

*Pablo Feria, José M. Carreras, Jaime Vidal, Sébastian Suné, Antonio del Pozo, José Prats, Leopoldo Bonafulla, Eugène Germain (Martin), Ignacio Caria, Francisco Cardenal, Anselmo Lorenzo. Nous sommes 80 en tout.*

# L'ENSEIGNEMENT RATIONNEL

*Le Libertaire, 23 janvier 1910, 1-ème année, numéro 13*

Pour moi l'enseignement rationnel est comme le commencement de la Société future : c'est en partie la révolution triomphante.

Considérant qu'il existe, usurpé par les privilégiés, un patrimoine universel, composé des dons spontanés de la nature, de la science de tous les savants du monde et e l'application de cette science à la production, l'enseignement rationnel est la partie la plus noble de ce patrimoine, car mis à la portée des déshérités, il les empêche d'être des esclaves, des vassaux, des serfs et même des citoyens, pour en faire des hommes et des femmes exerçant librement leurs facultés naturelles et jouissant de tous leurs droits.

Jusqu'à présent, l'enseignement a été la transmission traditionnelle de l'erreur.

Un dogme religieux, un dogme juridique et un pouvoir au service des dogmes étaient la base de la société. Nécessairement, l'enseignement devait avoir pour objet la foi, l'obéissance et la résignation.

Dans l'école, le pédagogue officiel faisait fonction d'une sorte de Procuste<sup>4</sup> symbolique [coupant tout ce qui dépasse]. Il violentait les caractères et les dispositions naturelles de l'enfance pour faire des êtres soumis, timorés, obéissants et croyants.

L'enseignement rationnel brise ce moule, licencie le pédagogue Procuste, supprime toute métaphysique, appelle les choses par leur nom, les examine en elles, dans leurs origines, dans leur composition et dans leurs effets, et enseigne la science, c'est à dire tout ce que nous tirons de données certaines. Cet enseignement ne vise pas à faire des savants, mais à épargner aux jeunes esprits des erreurs que d'autres appellent des vérités révélées.

En ne violentant pas des caractères, en ne sapant pas des dispositions naturelles, l'enseignement rationnel prépare des hommes et des femmes qui, avec le plein développement intellectuel, présenteront le véritable type humain, et qui, par leur énergie consciente, supprimeront l'absurdité et l'iniquité dans les relations sociales.

Voilà comment j'ai apprécié l'enseignement rationnel de L'École Moderne de Barcelone.

Voilà comment j'ai interprété la pensée et le but de son fondateur, Francisco Ferrer.

---

<sup>4</sup> NdT : dans la Mythologie, bandit qui, étendant les voyageurs sur un lit trop court, leur coupait la partie du corps qui dépassait le lit; il fut tué par Thésée.

C'est pour cela que l'une et l'autre se sont attirés la haine furieuse des privilégiés qui considèrent la Bible comme l'expression de la vérité et la loi écrite comme l'expression de la justice.

*Anselmo LORENZO, Professeur à l'École Moderne de Barcelone*

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 13. 23 JANVIER 1916.

# Le libertaire

## hebdomadaire

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE	
Un an .....	45 fr.
Six mois .....	25 fr.
Trois mois .....	15 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION	
PARIS — 15, RUE D'ORLÈANS — PARIS	
Adresser tout ce qui concerne le journal à l'Administrateur	

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER	
Un an .....	8 fr.
Six mois .....	4 fr.
Trois mois .....	2 fr.

## L'École Moderne

### Ferrer et l'École Moderne

par G. A. LASSAG

*Une Leçon de choses dans la belle Nature*



Il est impossible de dire en quelques lignes ce que fut l'École Moderne, aussi bien que de retracer la biographie de Ferrer, le fondateur de l'École Moderne.

Mais indiquer à grands traits la pensée philosophique, l'idée sociale qui ont inspiré l'œuvre et pousser la création de Ferrer n'est peut-être pas inutile.

Ferrer, révolutionnaire avec tous les égards nécessaires de son temps, a pensé que les résultats d'une révolution ne pourraient être sérieux et durables que dans un milieu social composé d'individus au caractère libre, capable de voir, d'observer, et de juger sainement. Il s'est dit que le seul moyen d'y arriver était de s'adresser à l'enfance, de l'arracher aux superstitions, aux dogmes, aux sermons, et de préparer de la sorte une génération d'êtres humains bien équilibrés, vigoureux, adaptés au milieu social qui doit succéder à l'actuelle société actuelle. Une telle préoccupation sociale était parfaitement réalisable et n'est ni blâmable ni surprenante.

C'est de là qu'est sortie l'École Moderne, qui est devenue la vie même de Ferrer, à laquelle il a donné toute son intelligence, tout son cœur, tout son dévouement, et qui a été la cause de sa mort.

On ne le reprochera jamais avec Ferrer à être dévoué pour avoir fondé l'École moderne.

On ne peut être condamné pour les hommes qui regardent au Vieux, exaltés par le traître dogmatisme, serviteurs dévoués de l'Église romaine, qui s'opposent violemment sur l'Espagne.

Ce n'est pas seulement sur l'Espagne que s'appesantit la domination sociale de catholiques. Aussi, la commission sociale présentée par l'Espagne et s'est-elle fait sentir dans tous les pays. C'est en cela que les hommes ont commis, en notre temps, le plus odieux des crimes, le plus irréparable des fautes.

Hier, Ferrer n'était qu'un homme, de haute intelligence, d'un admirable caractère, mais un homme ordinaire. Aujourd'hui, Ferrer est un symbole.

Hier, l'École Moderne était une création pédagogique, très digne d'intérêt, mais la conscience humaine nous offre l'exemple. Aujourd'hui, l'École Moderne est le programme d'éducation des rationalistes, dans le monde entier.

L'œuvre des oppresseurs catholiques fut toujours de croire qu'on peut, par des sermons, avoir raison de la vérité ; qu'en emprisonnant des hommes, on supprime l'âme, l'expérience ne leur a guère profité ; en renouant l'Éducation en plein vingtième siècle, ils viennent de signer la déclaration finale des suggestions abrutissantes dont ils ont la garde.

grosset, servant de dérivatif aux revendications sociales, mais dans un esprit absolument contraire. De l'œuvre de Ferrer, symbole, s'a jamais été plus vivant.

L'École Moderne, programme, n'a

# FRANCISCO FERRER : L'HOMME, SA PENSEE. SES ENNEMIS.

*Le Réveil socialiste-anarchiste N°291 - 15 Octobre 1910*

Dans le château de Montjuich, dominant Barcelone et dont les cachots ont vu tant de victimes de la tyrannie et où furent mis à mort tant de martyrs, tomba aussi le grand pédagogue, fondateur de l'École Moderne, au cœur plein d'amour et d'enthousiasme pour notre humanité.

Francisco Ferrer donna sa vie en holocauste à son idée, et les hommes, peu attentifs, dédaigneux même, au début, des projets d'un philanthrope futuriste — qui, aux yeux de la majorité, ne pouvait être qu'un utopiste — éprouvèrent une commotion profonde en apprenant sa mort et les circonstances qui l'entourèrent.

Ce n'est pas pour une personnalité nulle que les foules s'émeuvent dans l'immense brouhaha de notre civilisation, et les hommes d'intelligence supérieure ne s'unissent à elles que dans des occasions fort particulières et parfaitement justifiées.

Francisco Ferrer fonda son *École Moderne* comme chacun le sait — avec la fortune qui lui fut léguée par une dame riche sans héritiers directs.

Son idée concrétée et complétée et en possession de moyens suffisants pour la réaliser, il vint à Barcelone et loua un local *ad hoc*. Un jour, il se présenta à l'imprimerie de la "*Casa Provincial de Caridad*", où je travaillais comme correcteur. Je reconnus en lui mon protecteur de Paris, l'homme de cœur grâce auquel j'avais obtenu une place de correcteur dans l'imprimerie de M. Crété-de-l'Arbre à Levallois-Perret, lorsque je fus injustement banni d'Espagne à la suite du tristement célèbre procès de Montjuich. Il me donna rendez-vous dans un café et m'exposa sa pensée.

Je savais que Ferrer résidait en France depuis longtemps, et lorsqu'il me parla de s'établir à Barcelone pour y fonder une école, son idée me parut saugrenue. Je pensais que, pris de nostalgie et fatigué de vivre en étranger à Paris, il voulait rentrer dans sa patrie, et je lui fis entrevoir le peu de chances de succès d'une école basée sur un système si opposé au courant ordinaire. Mes objections s'évanouirent une à une devant les arguments de sa logique, et surtout devant son énergie, et comme il me proposait la traduction des *Aventures de Nono*<sup>5</sup>, j'acceptais avec plaisir. Un jour,

---

<sup>5</sup> NDLR : Les aventures de Nono est un conte pour enfant, écrit en 1901, par l'éditeur et militant libertaire Jean Grave, une des grandes figures de l'anarchisme français de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Ce conte vise avant tout à divertir mais aussi à faire réfléchir ses jeunes lecteurs. Derrière les aventures rêvées du jeune Nono, Jean Grave ébauche l'esquisse d'une autre société, d'une société d'êtres humains libres et égaux. Il propose une alternative en opposant deux sociétés

il m'engagea à abandonner l'imprimerie et à m'occuper exclusivement de la traduction des œuvres destinées à l'École Moderne qu'il organisait.

J'hésitais à perdre une place stable pour l'insécurité qui semblait devoir résulter de sa proposition ; alors lui, avec un geste magnifique qui a été une prophétie, s'exprima en ces termes, dont je garantis l'authenticité :

— Allons, décidez-vous ! Que peut-il arriver ? Que mon école soit un jour assiégée, saccagée, incendiée, ou tout au moins fermée ; que je sois poursuivi, emprisonné, maltraité par la tourbe ignorante excitée par le clergé, ou fusillé par un gouvernement tyrannique ?... Je vous assure que l'engagement contracté avec vous, si vous acceptez ma proposition, sera maintenu pour toujours.

Je cédai et me mis au travail et, depuis le bel ouvrage de Jean Grave précité, jusqu'à l'œuvre monumentale de Reclus, *L'homme et la terre*, tout le catalogue des œuvres françaises de l'École Moderne a été traduit par moi — à part quelques ouvrages que mon camarade Litran traduisit depuis son entrée dans la maison d'édition. Je me chargeai aussi de la rédaction du *Boletín de la Escuela Moderna*.

Pendant neuf ans, j'ai vécu en communauté de pensée avec Ferrer, qui m'honorait en me considérant comme son auxiliaire et collaborateur, et je puis affirmer que son but constant, son idéal bien défini — exprimés chaque jour alors qu'il me donnait ses instructions pour la rédaction des articles, correspondances, discours, programmes consistait à supprimer dans l'enfance, sans distinction de sexe ni de classe sociale, l'énorme différence qui existe entre ce que l'on croit et ce que l'on sait.

Il y a entre l'ignorance des illettrés ou l'insuffisance de l'instruction primaire et l'enseignement supérieur ou universitaire la même différence qui sépare dans l'antiquité la doctrine ésotérique de la croyance aux mythes symboliques tenant lieu de système religieux. C'est donc à détruire cette différence en étendant à tout le monde l'instruction et l'éducation et en la portant à la plus grande hauteur rationnelle que tendait la pensée de Ferrer.

---

distinctes que le petit garçon va successivement observer. D'abord l'Argyrocratie, pays de la propriété mais aussi de l'obéissance aveugle et de la pauvreté. Puis le pays d'Autonomie, où règnent la liberté et le libre-arbitre. Grâce à la connaissance des deux mondes, Nono pourra, en toute conscience, sortir de l'aveuglement nourri par les traditions, les superstitions et tous les pouvoirs établis et devenir, grâce à sa propre réflexion, un adulte libre et responsable.

Prototype du roman libertaire pour la jeunesse, *Les aventures de Nono* est un conte qui refuse la moralisation et qui prône la liberté de penser pour tous les êtres humains, en particulier les enfants, avenir d'une autre société.

Ce premier roman pour les enfants répondait à une commande du pédagogue libertaire Francisco Ferrer Guardia, soucieux de créer des ouvrages pour les élèves de la fameuse École moderne fondée par lui à Barcelone, la « rose de feu » de l'anarchisme.

Dans le programme de la cinquième année de l'École Moderne, dont la publication eut un grand retentissement et fut l'objet de menaçantes censures de la presse réactionnaire, on lit :

*"Aider à l'évolution progressive de l'enfance en luttant contre les atavismes régressifs, qui sont un obstacle opposé par le passé à un progrès décisif vers l'avenir : tel est en résumé le but principal de l'École Moderne.*

*"Ni dogmes, ni systèmes qui entravent et réduisent la vitalité à l'étroitesse des exigences d'une société transitoire prétendant être la société définitive ; mais des solutions contrôlées par les faits, des théories acceptées par la raison, des vérités confirmées par l'évidence, voilà ce qui constitue notre enseignement, tendant à ce que chaque cerveau soit le moteur d'une volonté et que les vérités brillent par elles-mêmes, s'enracinant dans tous les cerveaux, afin qu'appliqués pratiquement elles profitent à l'humanité entière sans exclusions indignes ni exclusivismes répugnants."*

Voilà l'originalité de Ferrer ; voilà ce qui différencie son œuvre de celle des pédagogues connus comme novateurs et réformistes sans radicalisme essentiel, et ce qui sépare l'école rationaliste de l'école laïque anticléricale, nationaliste et politique.

Pas de saints, comme les veut l'enseignement religieux ; pas de citoyens, comme les exige l'enseignement laïque ; l'enseignement rationaliste tend à former des hommes et des femmes ayant la pleine conscience de leurs droits naturels, afin qu'en parfait état de bénéficier de l'évolution progressive de l'humanité, ils puissent jouir aussi de tous leurs droits sociaux.

Ferrer était avant tout un révolutionnaire. Ennemi de la réaction, du conservatisme et de la lenteur évolutionniste, ne croyant plus d'autre part à l'efficacité de la révolution politique après les échecs subis par le fait des dissensions des chefs de partis, il se méfiait aussi d'une révolution économique, à cause du développement intellectuel insuffisant des travailleurs et de leur peu d'initiative. Il adopta le système le plus positif ainsi que le plus contraire à l'impatience active de son caractère pour s'assurer le succès, et chercha un terrain ferme pour cimenter son œuvre, le trouvant dans l'enseignement rationaliste. Tout en n'étant pas pédagogue, il eut recours à la pédagogie comme au seul moyen, selon lui, de créer des générations conscientes, dont les groupements cesseraient d'être des masses plébiscitaires, dirigées arbitrairement par des chefs ou des tribuns, et se convertiraient en réunions d'individus solidaires ayant chacun sa propre pensée et sa volonté rationnellement déterminées.

Comme le disait le programme précité, quatre ans de pratique couronnée de succès fournissaient un témoignage irrécusable de l'excellence de l'enseignement mixte. Le plus élémentaire bon sens y triomphait des préoccupations de la routine dont les

réticences disparaissaient devant l'admirable fraternité avec laquelle garçons et fillettes s'y préparaient ensemble aux responsabilités de la vie.

L'œuvre de Ferrer était pleinement réalisée : l'École Moderne était une pépinière d'êtres conscients, pensants et actifs se disposant à vivre en dehors des erreurs et des conventions hypocrites, en pratiquant réellement et rationnellement la fraternité. Ces enfants étaient la base positive de cette société future que les penseurs conçoivent et nous dépeignent, et dont la réalisation rencontre comme principal obstacle — en dehors des intérêts établis — l'ignorance et la fausse éducation de la génération actuelle.

Par la création de la bibliothèque, le plan d'action de Ferrer s'élargissait de plus en plus ; on créait des noyaux d'enseignement qui se multipliaient à leur tour successivement. C'est ainsi qu'il existait, au commencement de la cinquième année, quatorze écoles à Barcelone et trente-quatre en province, ayant adopté le régime et les publications de l'École Moderne. Par des relations avec d'autres pays, on y orientait aussi le mouvement scolaire dans un sens purement rationaliste.

De tels progrès d'une œuvre si révolutionnaire excitèrent la fureur des cléricaux et, du même coup, leur vint le désir de l'anéantir. A l'occasion de l'attentat de Morral<sup>6</sup>, on essaya de pendre Ferrer, mais dans l'impossibilité d'y parvenir, on ferma son école. Ce demi-triomphe ne satisfit point ses irascibles ennemis qui, voulant assouvir leur haine, profitèrent des événements de juillet à Barcelone, pour accuser Ferrer d'en être la cause et l'instigateur.

Tout le monde sait que cette accusation était fautive ; je ne m'arrêterai donc pas à démontrer ce qui a déjà été exprimé et confirmé par l'opinion publique internationale. Je me bornerai à dire que le mouvement insurrectionnel avait été pressenti en haut lieu bien avant qu'il n'éclatât.

Le président du Tribunal suprême, lors de l'ouverture solennelle des tribunaux, qui eut lieu en 1908, disait déjà dans son discours :

*"Il convient d'arriver à la distribution des bénéfices de l'industrie et de l'agriculture par une équitable participation de chaque élément producteur, comme le veut la justice, dans le but de soulager les misères des classes intégrantes du corps social, c'est-à-dire des ouvriers manuels et intellectuels..."*

---

<sup>6</sup> Mateo Morral Roca né le 27 novembre 1879 à Sabadell (Province de Barcelone) et mort le 2 juin 1906 à Torrejón de Ardoz (Madrid), est un anarchiste espagnol. Il est connu pour être l'auteur de l'attentat contre le roi d'Espagne Alphonse XIII et Victoire-Eugénie le 31 mai 1906, soit le jour de leur mariage. Les souverains en sortirent indemnes, mais une trentaine de personnes périrent. Arrêté alors qu'il était en fuite, il se suicide après avoir tué le policier qui le gardait. Il était traducteur et bibliothécaire à l'École Moderne, fondée par Francisco Ferrer, ce qui valut à ce dernier un procès pour conspiration.

*"Si à ces maux on n'apporte pas de remède, si on ne leur donne pas des solutions conciliantes, si on ne réussit pas à formuler la règle juridique propre à régir les relations créées par de nouveaux intérêts privés, si l'État persiste à soumettre toutes ces questions à un critérium suranné et se borne à exercer son action dans le domaine éphémère de la coaction, la tourmente éclatera à la fin et il n'y aura pas de paratonnerre pour nous préserver de l'électricité accumulée, n'ayant pas su chercher à l'avance les dérivations opportunes."*

On a parlé de l'existence à Barcelone d'une ploutocratie cléricale, formée de bourgeois en habit et en soutane, qui absorbent toute la richesse sociale. Nous en avons une preuve évidente dans la déclaration que nous venons de citer, du président du Tribunal suprême et dans l'ensemble — bien connu du reste — des événements de la "semaine tragique".

Mais, il y a encore plus : les persécuteurs du martyr ne respectent même pas sa tombe ; en attaquant son œuvre, ils s'acharnent aussi à la destruction de la fortune qui lui a permis de l'implanter et de la poursuivre. Voici : Ferrer, dans son testament, institue une héritière principale : c'est l'enfance, à laquelle, par fractions groupées dans les Écoles Modernes existantes ou à fonder, il destinait tous les biens qu'il avait reçus dans ce but. Comme continuateur de son œuvre, il institua héritier Lorenzo Portet, et fit d'autres legs en faveur de Soledad Villafranca et de José Ferrer. Ces derniers en présence de la confiscation des biens du testateur, formulèrent une réclamation très documentée. Son bien-fondé était si évident que sans attendre la solution définitive de l'action en cours au sujet des biens de Ferrer, il fut ordonné de suspendre la dite confiscation.

Dans la sentence de Ferrer, on lit : *"le condamnant aussi à indemniser tous les dommages et préjudices causés par les incendies, pillages et détériorations des voies de communication ferrées et télégraphiques pendant la rebellions, tous les biens de Ferrer Guardia restant affectés à l'extinction de cette responsabilité civile jusqu'à ce que l'on puisse en évaluer l'importance."*

Comme on le voit, l'importance des dommages et préjudices à l'extinction desquels la fortune du condamné reste affectée, était inconnue au moment de la sentence et restera peut-être inconnue pour toujours, et l'on ne fixe même pas la forme, ni le temps dans lesquels cette responsabilité doit être éteinte, ni la personne chargée d'en accuser, le reçu correspondant.

Avec cette pauvre, mais très exacte relation, inspirée par l'amitié et le devoir, on pourra se former une idée de ce qu'était Francisco Ferrer, quelle était sa pensée et quels étaient ses ennemis. L'homme est sacrifié, mais son initiative est acceptée et honorée, l'Humanité compte déjà un nom illustre de plus et une nouvelle voie est ouverte vers la Cité idéale de la Justice et du Bonheur.

***Barcelone, Octobre 1910.***

# UN APPEL DES VICTIMES [1909]

*Note de contexte : Cet appel, publié par Le libertaire du 24 octobre 1909, fait suite à la Semaine tragique désigne les événements qui se sont déroulés à Barcelone et dans d'autres villes des provinces de Barcelone et de Gérone entre le 26 juillet et le 2 août 1909.*

*Pour protester contre un décret du 11 juillet contraignant les réservistes à prendre part à la guerre du Maroc contre les Rifains, l'organisation Solidaridad Obrera lance un appel à la grève générale. Le mouvement débouche sur des émeutes populaires, la loi martiale est proclamée, des barricades se dressent dans les rues et des affrontements ont lieu avec l'armée : 104 civils, 4 soldats et 4 membres de la Croix-Rouge trouvent la mort.*

*L'Église, principal soutien du pouvoir, est alors visée par les émeutiers : 18 églises, 49 couvents ou collèges religieux sont la proie des flammes.*

*La monarchie réprime le mouvement. Le pédagogue libertaire Francisco Ferrer est désigné comme l'instigateur de ces événements. Il est arrêté, jugé par un tribunal militaire et condamné à la peine de mort. Il est fusillé le 13 octobre 1909 au château de Montjuïc.*

*La crise politique sous-jacente constitue une étape décisive dans la dégradation de la position du Parti conservateur, alors mené par Antonio Maura, comme parti de gouvernement uni au niveau de l'État espagnol. Elle révèle également le grand conservatisme de l'organisation catalaniste Lliga Regionalista face aux mouvements insurrectionnels et constitue un discrédit pour la bourgeoisie catalane conservatrice.*

A la grande famille libérale du monde

Démocrates, libres penseurs, socialistes et anarchistes, à tous ceux qui acceptent la liberté comme condition essentielle de la vie et comme aspiration à une organisation sociale, économique, égalitaire, dans laquelle l'individu et la collectivité se développeront librement dans l'immense et belle nature, arrêtez votre attention, écoutez nos clameurs et agissez comme des hommes qui ont su distinguer les vérités parmi les innombrables erreurs, et qui ont profité des dernières leçons de la science, démontrant l'unité du genre humain comme conséquence de l'unité de la substance universelle.

Un ennemi puissant, sagace et redoutable qui dans les diverses nations du monde se présente, soit comme parti d'opposition, soit comme parti triomphant dans les luttes politiques, mais qui est véritablement international, possédant le pouvoir que lui donne l'ignorance systématique et la conscience atrophiée des peuples, domine

absolument en Espagne par ses mandataires au pouvoir qui détiennent toute autorité.

Les effets de cette domination sont terribles : procès, jugements sommaires et sanglants, prison et bague perpétuels, détention pour un temps indéfini, familles de prolétaires démembrées, dans lesquelles l'homme est transporté à 250 kilomètres au sud de Barcelone, et dont la femme et les quatre enfants, parmi lesquels un nouveau-né, sont transportés à l'Ouest ; d'autre qui habitaient dans des pays tranquilles et éloignés de Barcelone sont arrachés, divisés et forcés à vivre dans des villages lointains, réactionnaires et reculés, tous attachés de leurs foyers sous des prétextes fallacieux.

Montjuich et les prisons de Barcelone regorgent de centaines et de milliers de prisonniers, sans aucune accusation portée contre eux, victimes d'infâmes délations et tous les jours les individus formant l'élite de la nation espagnole condamnés à de terribles pénalités.

Enfin, le défi, l'ignoble et lâche défi jeté à l'Europe consciente, au monde intellectuel, à tous les hommes de pensée et de cœur par l'assassinat de Ferrer ? les Ecoles Modernes fermées à jamais, les journaux muselés, la Maison d'édition détruite. Tous les hommes de pensée prisonniers, tous les centres républicains et ouvriers fermés et détruits. Tous les droits politiques et civils supprimés, une perturbation sociale qui égale les plus terribles époques de l'Inquisition que l'histoire a enregistrées. Tel est le triste tableau qu'offre en ce moment l'Espagne.

Mais, si la réaction s'est solidarisée par-dessus les frontières et les mers pour exercer une actions commune et unique contre la liberté et le progrès, également l'idée libérale se dépouille du particularisme local, se fortifie par l'association, la fédération , lorsque ce n'est pas simplement par la spontanéité des sentiments et arrive à réunir dans l'action salvatrice et justicière les hommes qui avant vivaient dans des conditions différentes, séparées par les Etats, par les Eglises, les idiomes, les atavismes et les traditions.

Déjà la Solidarité internationale est grande pour la défense de ceux qui souffrent de la tyrannie ; et nous, en Espagne, dans trois occasions différentes et mémorables, nous avons été sauvés par ces grands mouvements d'appui et d'influence qui ont obligé les lâches gouvernants à lâcher prise à rendre la liberté à leurs victimes. Premier succès de la Solidarité internationale lors du terrible procès et des tortures de Montjuich, deuxième succès lorsque Ferrer fut sorti une première fois des mains des bourreaux et, enfin, troisième succès : l'amnistie d'Alcala del valle.

Hélas ! Ferrer est tombé dans la lutte et nous avons entendu ici les clameurs de colère du monde civilisé, bondissant contre un tel attentat dirigé contre la conscience universelle.

Mais ce n'est pas tout, nous continuons à faire appel à la Solidarité internationale

pour ceux qui restent, non pas exclusivement pour demander un appui, car nous ne nous considérons pas comme des vaincus, mais seulement comme des combattants qui se trouvent dans un des multiples épisodes de la lutte entreprise.

Il faut contenir, paralyser, empêcher de nuire ceux qui constituent et dogmatisant, usurpateurs de la richesse sociale et directeurs de Etats, se sont jurés obstinément d'empêcher l'Humanité de progresser, et, à cet effet, il nous faut recourir aux moyens qui, comme producteurs dans toutes les branches de l'activité humaine sont à notre portée, moyens puissants et forts, parce qu'ils représentent le pouvoir des producteurs que nous pouvons paralyser, en un moment qui laisserait sans pain l'oligarchie autoritaire cléricale, qui fait tant de mal.

Libéraux du monde entier, L'Espagne n'est pas morte ni moribond comme l'ont supposé des éminents hommes d'Etat. L'instruction circule en progressant à travers la nation, dans la proportion correspondant à la fraction humaine qu'elle représente : son histoire le prouve surabondamment. Malgré la période de sombre réaction que nous traversons.

L'Espagne libérale, fraction de l'Europe libérale, de concert avec tous ceux qui, dans le monde, rendent hommage à la liberté, demande l'aide de la Solidarité internationale, s'engageant solennellement à contribuer par son concours dévoué à la grande œuvre de science, de justice, de beauté que l'humanité poursuit et réalise à travers les siècles.

*Pour les victimes du cléricalisme espagnol,*  
**Anselmo LORENZO**

 <p><b>La bataille continue</b></p> <p>Nous ne nous doutions pas en commémorant la mémoire des martyrs tombés au cours des siècles pour la pensée libre, que la série n'en était malheureusement pas close.</p> <p>Il nous a été donné d'en saluer un de plus, frappé par les balles de la répression cléricale. Dans les fossés sinistres du terrible château de Montjuich, Francisco Ferrer est tombé à son tour en clamant d'une voix courageuse et ferme, l'espoir dont il avait fait le but de sa vie.</p> <p>Déjà, par la réprobation qui s'élève de toutes parts vers les fauteurs de sa mort, on commence à concevoir combien l'œuvre criminelle du peloton d'exécution aura de répercussion dans le monde.</p> <p>En commandant le feu, l'officier bour-</p>	<h2>Un appel des victimes</h2> <p><b>A la grande famille libérale du monde</b> — démocrates, libres penseurs, socialistes et anarchistes, à tous ceux qui acceptent la liberté comme condition essentielle de la vie et comme aspiration à une organisation sociale, économique, égalitaire, dans laquelle l'individu et la collectivité se développeront librement dans l'immense et beau domaine, arrêtez votre attention, écoutez nos clamours, et agissez comme des hommes qui ont su distinguer les vérités parmi les innumérables erreurs, et qui ont profité des derniers leçons de la science, démontrant l'unité du genre humain comme conséquence de l'unité de la substance universelle.</p> <p>Un ennemi puissant, sage et redoutable qui dans les diverses nations du monde se présente, soit comme parti d'opposition, soit comme parti trouplant dans les luttes politiques, mais qui est véritablement international, possédant le pouvoir qui lui donne l'ignorance systématique et la conscience atrophiée des peuples, domine absolument en Espagne par ses mandataires au pouvoir qui détiennent toute autorité.</p> <p>Les effets de cette domination sont terribles : procès, jugements sommaires et arbitraires, prison et bagnes perp-</p>	 <h2>Le Crime de Ferrer</h2> <p>Le crime de Ferrer — il faut que le monde entier le sache — consista dans le fait d'avoir créé et entretenu cent vingt écoles, dans lesquelles il faisait appliquer le programme suivant.</p> <p>C'est pour ce crime que les jésuites obtinrent contre lui la peine de mort.</p> <p>Les écoles sont fermées sur leur ordre.</p> <p>« L'Ecole moderne, rue de Bailen, 71, Barcelone. — Enseignement scientifique et rationnel. »</p> <p>Programme général</p>
--	--	--

# **UNE VOIX D'ESPAGNE : UNE PROPHETIE REVOLUTIONNAIRE**

*Vie ouvrière n°8, 20 janvier 1910*

Barcelone a surpris le monde civilisé, en juillet 1909, par un de ces explosions révolutionnaires qui – celle de Mina, en 1898, mise à part – semblaient destinées à ne pas se reproduire.

L'Espagne s'était convertie en réceptacle des détritiques cléricaux expulsés de France ; étant considéré comme le pays le plus retardé de l'Europe dans l'évolution progressive, et rangée, par la presque totalité des intellectuels, dans le groupe de ces nations moribondes dénoncées par Lord Salisbury ; les différentes tentatives espagnoles de grève générale, en particulier celle de Barcelone en 1902, qui fut considérée, au Parlement comme le premier coup de cloche de la Révolution sociale, étant oubliées – personne ne s'attendait, hors d'Espagne et en Espagne même, à un soulèvement populaire d'une telle importance. Bien plus : il paraissait impossible que dans une nation qu'on suppose dominée par les curés et les moines, au cours d'une grève subite et imprévue, surgie spontanément comme protestation contre une guerre impopulaire, on pût voir se reproduire la lutte acharnée sur les barricades, et une démonstration d'irréligion révolutionnaire aussi grave que l'incendie de nombreux couvents et églises, la profanation d'un cimetière conventuel, et la destruction d'images sacrées et d'ustensiles du culte avec une véritable fureur iconoclaste.

Mais il arrive que les faits viennent souvent contredire les prévisions et la logique insuffisante de ceux qui se figurent connaître le secret des choses, et aussi de ceux qui, se donnant pour bien informés, imaginent, a posteriori et pour expliquer les événements, des plans qui auraient été prémédités pour atteindre telles ou telles fins.

Qu'on se dise tout ce qu'on voudra au sujet des desseins attribués à Maura pour la défense des compagnies qui détiennent l'exploitation des mines et des chemins de fer du Riff, de son projet de provoquer un soulèvement populaire à Barcelone au moyen de l'embarquement des réservistes afin de pouvoir châtier le prolétariat catalane d'être agréable à la classe capitaliste de la Catalogne, - toutes choses dont il faut beaucoup rabattre, parce que la prévoyance et l'astuce des hommes d'Etat ne méritent pas toujours les éloges ni les censures que leur prodiguent leurs adulateurs ou leurs ennemis, - la réalité est que, dans les événements de Barcelone, limités à ce qui s'est passé durant ce qu'on appelle « la semaine tragique », il n'existe nullement la responsabilité soit personnelle, soit collective, qu'on a supposé sous prétexte de laquelle on a fait tant de victimes ; et que tout ce qui a été dit ou écrit à propos de conspirations ou de complots est imaginaire ou calomnieux.

Si les conspirations eussent été réelles, le gouvernement était si imprévoyant, Barcelone et la Catalogne étaient si dégarnies de troupes, qu'une conspiration séparatiste ou républicaine eût triomphé facilement. Dans le premier cas, la Catalogne pourrait être à cette heure une nation indépendante ; dans le second avec l'appui de tous les républicains des autres régions, la République espagnole, étranglée à Sagonte (en 1874) par la trahison d'un général (Martinez Campos), aurait reparu à Barcelone par l'action d'un peuple.

Cela n'a pas eu lieu, parce que dans la genèse de ces événements il y a eu des causes plus profondes et – quoique à l'état embryonnaire – une orientation de plus haute portée, que celles qui peuvent venir des sphères d'action dans lesquelles se meuvent séparatistes et républicains. Les séparatistes, - et son tels, en général, tous ceux qui se nomment « catalanistes », quoiqu'ils ne l'avouent pas publiquement, - ennemis de la centralisation madrilène, ne sont pas véritablement catalanistes, en dépit du nom qu'ils se donnent : ils sont « barcelonistes » et rêvent pour la Catalogne d'un régime politique et économique semblable au système centralisateur dont ils veulent se libérer ; ce régime ne tarderait pas, s'il triomphait, à avoir contre lui les bourgeois de Tarragone, de Lérida, de Gérone, sans compter le prolétariat, dont l'exploitation n'aurait pas diminué et qui n'aurait pas abandonné ses aspirations à l'émancipation totale. Les républicains, une fois dissoute l'éphémère Union républicaine, seraient bientôt occupés à reconstituer un nouveau parti, divisé en conservateurs et radicaux : la première fraction serait dirigée par des bourgeois qui, comme Sieyès, veulent que le Tiers-Etat soit le maître du monde ; la seconde, sous les ordres du dictateur Lerroux, lequel professe « qu'il convient d'ajourner indéfiniment les utopies sociologiques socialistes ou anarchistes, et que l'objectif de la révolution doit être la conquête du Journal officiel », obéirait docilement à son chef par atavisme, ignorance, et absence de volonté.

Aux événements de Barcelone il y a eu deux causes, l'une accidentelle et immédiate, l'autre grande, profonde, permanente ; d'où il résulte que ces actes sont le prologue d'une action qui doit continuer jusqu'à ce qu'elle arrive à son terme naturel, au temps fixé par les destins.

La cause accidentelle a été la maladresse du gouvernement de faire effectuer à Barcelone l'embarquement des réservistes, qui laissaient dans le plus grand abandon leurs jeunes femmes et leurs enfants en bas âge, tandis que des grands dames de la bourgeoisie et de l'aristocratie distribuaient aux soldats de ridicules amulettes, et que le gouverneur interdisait un meeting de protestation contre la guerre organisé par la Solidaridad Obrera, fédération de syndicats ouvriers et base de la future Confédération [nationale] du travail en Espagne. Sans ostentation de cet embarquement, sans l'insultant empressement de ces femmes dont les fils s'étaient libérés du service militaire moyennant 1500 pesetas, faible fraction des richesses amassées par l'usure, l'exploitation et le monopole, enfin sans la stupide interdiction du gouverneur, la grève générale n'aurait pas surgi et ne se serait pas

généralisée avec une admirable spontanéité, et la colère populaire, aussi furieuse qu'inconsciente, ne se serait pas limitée à l'incendie des couvents, espèce de feu de paille d'aspect terrifiant, mais de mince signification révolutionnaire à une époque de lutte ouverte entre bourgeoisie et prolétariat.

La cause permanente consiste :

1° Dans l'existence du trust ploutocratique et clérical, formé à Barcelone par l'alliance du groupement capitaliste *el Fomento del Trabajo Nacional* avec le couvent des jésuites de La Calle de Caspre, représenté et dirigé par le Comité de Défense sociale, dans lequel des jésuites en redingote et des bourgeois en soutane constituent une espèce de poupe qui pompe le sang des travailleurs et absorbe toutes les richesses produites par le travail ;

2° Dans la protestation contre cette exploitation inique, s'élève presque exclusivement du sein du prolétariat conscient et rebelle ; de celui qui se sépare des partis politiques, bourgeois et anti progressistes en réalité, quelques radicaux qu'ils soient en apparence ; de celui qui professe cet aphorisme de l'Internationale « l'émancipation des travailleurs soit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », attendu que la bourgeoisie en général et les travailleurs non éclairés s'en remettent, pour leurs revendications aux politiques professionnels qui déguisent leur égoïsme et leurs ambitions sous des programmes pompeux, en entretenant parmi leurs partisans la division et les passions au moyen de dénomination de « conservateurs » et de « radicaux », de « solidaires » et d'« anti solidaires », continuation de ces luttes des « blancs » et des « noirs » dans lesquelles se sont entretués nos aïeux pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

Ces causes état données, la protestation prolétarienne à l'état latent, et la tyrannie bourgeoise et cléricale manifestée par l'existence des couvents anciens, situés dans la vieille ville et des couvents modernes qui forment à Barcelone, suivant une expression consacrée, un carcan qui l'étouffe – de ces couvents où, à côté de la cupidité qui amasse mystérieusement des trésors, s'exerce une hypocrite exploitation couverte du manteau d'une charité qui amollit et dégrade les caractères – le peuple eut l'inspiration de profiter du loisir que lui faisait la grève pour donner cours à ses instincts révolutionnaires, et il se mit à brûler des couvents, des églises et des images, sans verser une goutte de sang, obéissant à ce point d'honneur qui lui faisait crier : « Mort aux voleurs », et à la maxime de l'Internationale « Paix aux hommes et guerre aux choses ».

Que des gens sans aveu aient profité des circonstances, c'est indubitable ; mais quand les persécuteurs et leurs apologistes dans la presse confondent en une seule et même classe les révolutionnaires et les apaches, ils commettent une infamie de plus, jointe à toutes celles qui forment leur sanglant bagage.

Après tout ce qui a été dit et écrit sur les évènements de Barcelone, soit au point

de vue du privilège bourgeois, afin de justifier la barbare et absurde persécution qui a suivi, et l'exécution de Ferrer, soit au point de vue révolutionnaire, pour en expliquer les causes et la portée, il faut reconnaître que ce qu'on a écrit et dit de plus vrai, de plus juste et de plus instructif, a été dit avant que ces événements eussent eu lieu.

En septembre 1908, à Madrid, à l'occasion de la rentrée des tribunaux, le président du Tribunal suprême a lu un discours qui contenait les phrases suivantes :

« Il faut arriver à la répartition des produits de l'industrie et de l'agriculture sur la base d'une participation équitable de chacun des éléments producteurs, en hommage à la justice et en vue d'alléger les misères de la vie des classes qui sont partie intégrante du corps social, comme les travailleurs manuels et ceux de l'intelligence ...

« La rapidité avec laquelle s'accroît la recherche des améliorations impose aux sociétés et aux Etats le développement toujours plus grand de leurs moyens de progrès effectifs ...

« Si on ne prête pas d'attention à ces maux, si on n'y apporte pas de solutions consolatrices, si on ne réussit pas à formuler la règle juridique régulatrice des relations créées par de nouveaux intérêts privés, si l'Etat persiste à soumettre ces questions à une critère vieilli et se contente de proclamer la domination éphémère de la force, la tourmente finira pas éclater, et il n'y aura pas de paratonnerre qui puisse nous préserver de l'électricité accumulée, en lui fournissant la dérivation opportune. »

Que l'on donne à ces paroles toute l'extension don elles sont susceptibles, et leur signification la plus grave, que l'on considère ce que représente celui qui les a dites et la circonstance dans laquelle il les a prononcées, et l'on comprendra qu'il existe une rébellion latente, contenue, non plus par le respect traditionnel, mais par la force habilement organisée ; que dans un moment de relâche cet esprit de révolte profitera de la moindre occasion pour produire un conflit et, comme un chaudière à vapeur, par excès de compression, éclatera un jour en une explosion formidable.

Et cette prévision logique est l'annonce d'une révolution inévitable et absolument nécessaire pour faire la voie libre à la marche en avant de l'humanité.

*Anselmo Lorenzo*

# FERRER ET LA GREVE GENERALE

*Préface de la Brochure « Ferrer et la grève générale » publiée par les anarchistes de Barcelone en 1910, et traduite par le journal de Genève « Le Réveil socialiste-anarchiste », N°296 - 24 Décembre 1910*

# La Huelga General

PERIÓDICO LIBERTARIO

## PRECIOS DE SUSCRIPCION

**ESPAÑA**  
 semestre 1 peseta  
 año 4  
**EXTRANJERO (Unión Postal)**  
 semestre 3 francos  
 año 6

Toda la correspondencia al Administrador

Calle de Bailén, 154 — BARCELONA

## PUBLICACIÓN

Los días 5, 15 y 25 de cada mes

## Colaboradores

Bonsalla  
 Ciaramunt (Teresa)  
 Domela Nieuwenhuis  
 Grave  
 Gustavo (Soledad)  
 Henaut  
 Kropotkine  
 Lorenzo  
 Ma atesta  
 Malato  
 Pares-Javal  
 Rec us  
 Saivochea  
 Tarrida  
 Urales

## Programa

El trabajador es un hombre; el soberano, el pontifice, el legislador, el gobernante son hombres.

De hombre á hombre, cero.

Si en matemáticas sociales de hombre á soberano, á pontifice, á legislador, á gobernante va una resta

de usurpación de soberbia  
 de despojo de humillación  
 de tiranía de crímenes  
 de y de

talidad la cifra infima de la media en una desproporción verdaderamente sangrienta.

Tanta maldad, aunque se consigne en reales cédulas, en encíclicas, en códigos y en decretos, y se defienda en libros, periódicos, púlpitos, tribunales, tribunas y atencos, y se le proclame además cristiana, legal, científica, dorando la píldora amarga con todos los calificativos aceptables, no tendrá jamás la sanción de la naturaleza, del sentido común ni de la justicia; por lo tanto, quien esa maldad utiliza, apoya

Dans cette société bourgeoise où nous vivons, qui limite toute noble aspiration, qui déprave tout sentiment généreux et qui se développe au milieu d'un antagonisme dissolvant d'intérêts, prétendant se justifier par la formule de coloris scientifique "la lutte pour l'existence", Ferrer fut un homme vraiment exceptionnel.

Homme d'une claire intelligence et d'un caractère droit, Ferrer repoussait, autant que possible, les hypocrites sinuosités du conventionnalisme et de l'opportunisme ; on pourrait le considérer comme le premier, parmi le petit nombre des sincères, chez qui la pensée, la parole et l'action sont toujours d'accord.

Ses ennemis, parce qu'ils se trouvaient dans une situation diamétralement opposée, le connurent bien : et c'est pour cela qu'ils se conjurèrent pour le perdre et y arrivèrent.

Ses amis, c'est triste à dire, n'ayant avec lui que des affinités partielles et se trouvant généralement éloignés, ne purent pas le connaître. Ils ne le virent qu'à

travers leurs préoccupations ou leurs convenances, et le jugèrent un excentrique bienveillant.

Si tous ceux qui font aujourd'hui l'éloge de Ferrer et de son œuvre s'étaient réunis à lui lorsqu'il vivait et travaillait, si l'on avait fait pour seconder Ferrer vivant toute la propagande par la parole et par la plume qui s'est faite pour honorer Ferrer mort, si l'on avait réuni alors toutes les ressources que l'on a réunies depuis, certes nous n'aurions pas maintenant des places et des promenades portant le nom du précurseur et du martyr, mais nous aurions beaucoup d'écoles rationalistes qui, parlant tous les idiomes du monde civilisé et étant en relations, auraient été bientôt en mesure de remettre les destinées de l'humanité à une nouvelle génération rationnellement éduquée.

Inutile de se lamenter, il n'en fut pas ainsi parce que cela ne pouvait être. Le vulgaire, et l'on sait que devant des personnalités éminentes par le génie ou le caractère bon nombre d'hommes réputés supérieurs apparaissent au niveau de la moyenne des hommes, le vulgaire donc ne put secouer l'atavisme et abandonner le système et les misères de l'antagonisme régnant, et, si l'on loue Ferrer, c'est peut-être parce que l'on est plié au routinier culte des morts plus que par désir de continuer son œuvre ; et ceci est d'autant plus vrai que si nous cherchons des idées chez ceux qui s'agitent pour honorer la mémoire de Ferrer, nous ne trouverons que des politiciens qui préconisent l'enseignement obligatoire laïque ou des pédagogues qui discourent sur le technicisme professionnel, tous s'acheminant vers l'enseignement civique. Sur l'enseignement rationaliste de l'École Moderne, c'est à peine s'ils réussissent à exprimer une idée, le confondant toujours avec le type d'enseignement de l'école laïque : c'est uniquement ainsi qu'ils comprennent la négation de l'enseignement religieux traditionnel.

\* \* \*

Dans la personnalité de Ferrer, il y a un détail très peu connu et qu'il conviendrait de mettre en lumière. On ne connaît Ferrer que comme ancien révolutionnaire *zorrillista*<sup>7</sup> ou comme fondateur de l'École Moderne ; de son intervention dans le mouvement ouvrier, on ne sait que ce que l'on a dit dans son dernier procès — c'est-à-dire sa sympathie pour la fédération *Solidaridad Obrera* de Barcelone — ce qui a servi de thème aux malveillantes déclarations de quelques politiciens.

Pour la généralité, il était un révolutionnaire jacobin ou un philanthrope éducateur. Avec de tels qualificatifs, ceux qui le jugeaient, étant incapables de comprendre sa grandeur altruiste, le considéraient comme une espèce de Don Quichotte sans aucune notion sur le monde et prédestiné à se briser contre la réalité.

S'étant séparé des grandes masses ou groupements et ayant acquis une

---

<sup>7</sup> NdT : Partisan de Ruiz Zorilla, chef républicain espagnol, né en 1834, mort en 1895.

personnalité propre, il n'était affilié à aucun parti et, partant, on ne pouvait lui appliquer aucune dénomination de caractère collectif. Dans une lettre adressée de la prison de Madrid à quelques jeunes gens catalans, il disait : "*Ne nous amusons pas avec des mots : libéraux, républicains, anarchistes..., ce ne sont que des mots, nous devons les fuir, nous qui marchons de tout cœur vers l'idéal de régénération humaine.*"

N'étant d'aucun parti, ne pouvant se soumettre à une discipline, il possédait une puissante initiative et une activité extraordinaire. Il en fit preuve lorsque l'École Moderne avec sa bibliothèque organisée et fonctionnant, il voulut contribuer au mouvement des revendications prolétariennes en créant un journal et une bibliothèque de propagande. Ce journal fut *La Huelga General (La Grève générale)*

Un des biographes de Ferrer a dit : "*J'ai interrogé une demi-douzaine des amis intimes de Ferrer sur l'évolution de ses idées. Malheureusement il n'a laissé aucun ouvrage où l'on puisse apprécier les opinions de sa maturité. Sa seule œuvre littéraire fut une grammaire élémentaire de la langue espagnole, mais il y a dans ses lettres et dans son journal assez de passages qui corroborent le jugement que je m'étais formé sur ses opinions dernières après avoir soigneusement interrogé ses amis.*"

Si l'auteur de cette citation avait connu l'existence de *La Huelga General* et s'était rappelé que, comme le constate l'auditeur du 4<sup>e</sup> district, Ferrer usait du pseudonyme "Cero", il aurait tenu compte de quelques articles de ce journal signés de ce pseudonyme.

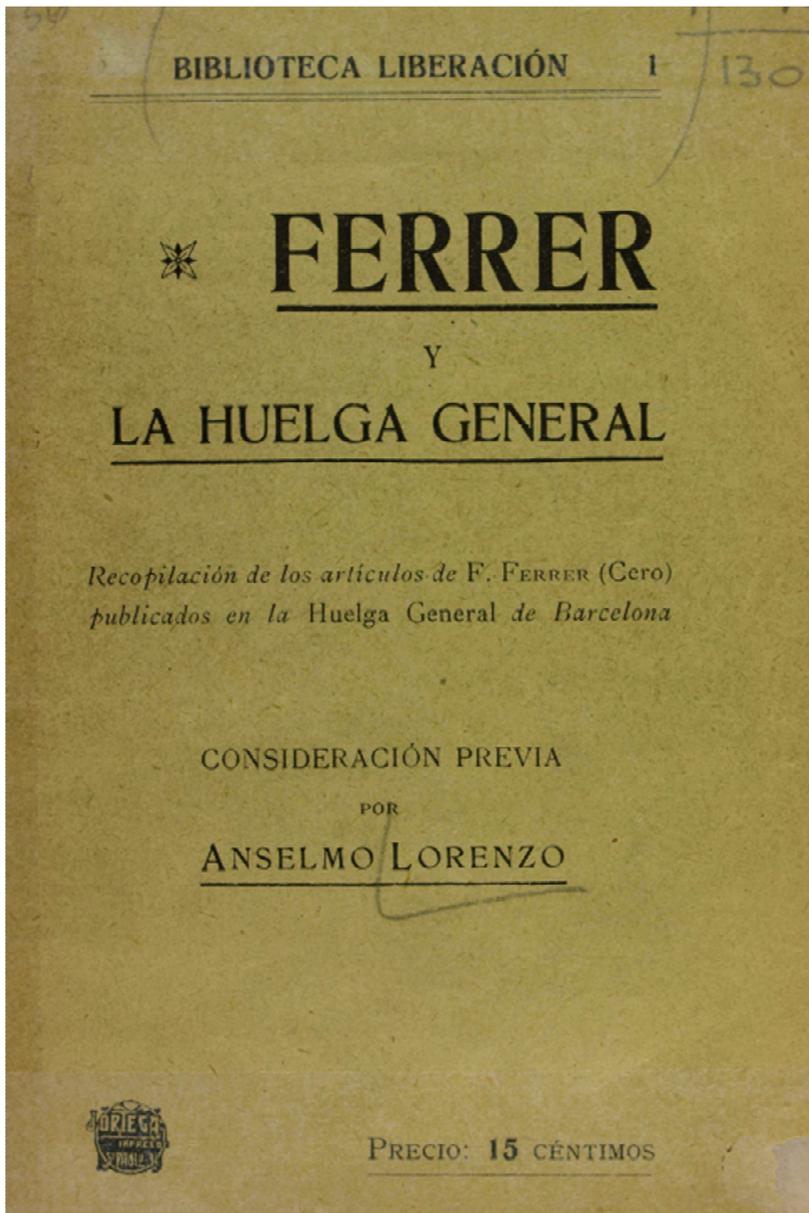
Cette brochure est consacrée à la publication de ces articles (dont quelques-uns furent écrits avec ma collaboration), à celle du programme du journal et d'une intéressante lettre de Reclus. Elle est dédiée à la mémoire de Ferrer et à l'émancipation des travailleurs.

En la coordonnant, je me souviens avec émotion des heures passées au groupe de *La Huelga General* qui se composait de trois hommes : Ferrer, mort glorieusement, un autre qui tomba dans le misérable abîme du scepticisme, et celui qui signe d'une main tremblante d'invalides. Qu'on lise ces articles, qui présentent la grève générale (en passant sur les accidents qu'elle offre en son contraste avec le régime actuel) comme une arme défensive et offensive du prolétariat pour instaurer le futur régime communiste, et l'on y verra que Ferrer présente des faits, conseille la ligne de conduite à suivre et excite à l'étude des problèmes de l'avenir, problèmes qui devront être résolus avec une précision scientifique lorsque les circonstances l'exigeront ; on retrouvera dans ces écrits la marque de son originalité et de son caractère : rectitude, clairvoyance, énergie.

Que les travailleurs lisent cette prose dépouillée de tout artifice et remplie de pensées ; qu'ils s'en inspirent bien pour fortifier leur pensée et développer leur

propre personnalité, ils trouveront ainsi d'une manière positive la mémoire du rationaliste qui mourut fusillé dans le sinistre château, où il y a peu de temps on avait lancé l'idée qu'il fallait fermer les yeux à la raison.

*Anselmo Lorenzo*



# LES 3 TYPES DE GREVE GENERALE : UTILITAIRE, DE SOLIDARITE, REVOLUTIONNAIRE

*Traduction par Le Réveil socialiste-anarchiste, N°304 - 15 Avril 1911, d'après un article original paru dans La Huelga general, 20 février 1902*

La grève générale, qu'on la considère dans sa conception ou dans sa réalisation, peut mériter l'un ou l'autre de ces trois qualificatifs.

**La grève générale utilitaire ou réformiste** n'est qu'une généralisation de la grève partielle que tentent les travailleurs d'un syndicat lorsque, soutenant la lutte économique dans les pires conditions, ne pouvant plus vivre, ils demandent une augmentation de salaire ou une diminution des heures de travail.

Ce genre de grèves se termine habituellement par une débâcle ou un triomphe apparent après l'agitation des commissions, les déclarations pacifiques des ouvriers, les applaudissements bourgeois. Quelques jaunes obtiennent des postes stables et les actifs, les conscients sont jetés sur le pavé, inscrits sur les listes policières et sur les listes noires. Résultat : temps gâché et pertes douloureuses.

**La grève générale de solidarité** entreprise pour soutenir des camarades en lutte, comporte par elle-même une telle élévation de sentiments que le seul fait de la tenter grandit ceux qui y prennent part. Habituellement elle est provoquée par la nécessité de défendre un camarade (telle fut tout récemment celle des charretiers de Barcelone) ou défendre le droit d'association (telles celle plus récente encore [des ouvriers des villes de] Reus et celles de Gijon, La Corogne, Séville et La Linéa qui ont eu une importance particulière).

Mais par sa solution et par ses avantages, elle diffère bien peu de la grève utilitaire et puis il faut toujours compter quelques poursuites et emprisonnements pour la fameuse atteinte à la liberté de travail.

**Reste la grève générale révolutionnaire.** Celle-ci, ne nous faisons pas d'illusions, éclatera et sera vaincue, mais la dernière, la victorieuse, celle qui sera lorsque nous serons assez conscients pour la faire et suffisamment forts pour la mener à bonne fin et vaincre nos ennemis, celle-là représentera la prise de la dernière bastille, elle donnera la dignité d'une vie humaine complète à tous les hommes, même à Pachu, le faucheur inventé par Lerroux<sup>8</sup>, qui qualifiait de

---

<sup>8</sup> Alejandro Lerroux García (4 mars 1864 - 25 juin 1949) : journaliste et politicien espagnol. Figure des Républicains espagnols, caractérisée par son populisme : ouvriériste, démocrate, anticlérical, et à la fois anti-catalaniste et anti-anarchiste Démagogue bénéficiant d'une popularité réelle auprès de la

bourgeois les ouvriers triomphants d'une grève utilitaire.

Nous avons cessé d'être utilitaires ou réformistes et nous nous sommes séparés du parti républicain parce que nous avons vu que ses membres ne sont révolutionnaires que de nom et parce que nous savons combien sont inefficaces les réformés à si grand'peine obtenues dans toutes les républiques du monde.

Nous sommes venus dans le camp libertaire parce que là seulement se fait une véritable besogne révolutionnaire, car on combat les principaux fondements de cette société : Religion, Patrie, Etat. De plus les libertaires, non contents de renouveler les idées portent leur action dans la rue par la grève générale qu'ils considèrent comme le seul moyen d'émancipation pour les travailleurs.

Et c'est pour cela que, tout en respectant toutes les initiatives, en étant dépourvus de tout dogmatisme quoique fermes dans notre conviction, nous disons qu'il ne faut jamais oublier que le seul but de la grève générale, c'est la Révolution.

Demander des réformes par la grève générale, c'est comme faire de la petite politique. Faire la grève sans autre but que la solidarité, ce qui d'ailleurs est louable dans maintes occasions, c'est du pur sentimentalisme. Or, ce n'est ni par utilitarisme, ni par sentimentalisme que nous devons mettre en mouvement la grande collectivité prolétarienne. Elle ne doit jamais suivre ni l'inspiration de Sancho Panca, ni celle de Don Quichotte, mais l'inspiration de la raison ; c'est-à-dire que nous ne devons pas être d'imbéciles égoïstes, ni des fous altruistes, mais des hommes justes.

Et puis, il n'y a pas d'utilité plus grande ni de solidarité plus élevée que celles qui se trouvent dans le projet de transformation de la société puisqu'il est en parfait accord avec l'intérêt universel de l'humanité.

C'est pour démontrer ce fait que fut créé notre publication « *La Huelga general* » (*La grève générale*), et par elle nous nous proposons de venir en aide à ceux qui sans détours ni déviations, vont vers la seule et véritable fin révolutionnaire et nous voulons que les travailleurs, individuellement et collectivement, soient d'accord avec eux.

Laissons les réformes pour les politiciens dé métier et pour les naïfs. Abandonnons le sentimentalisme, atavisme chrétien, à ceux qui seraient d'accord avec le régime actuel. Les libertaires sérieux étudient et préparent la grève générale révolutionnaire et la société d'après la Révolution.

***Francisco FERRER et Anselmo LORENZO***

---

classe ouvrière de Barcelone (notamment du fait de son anticléricalisme), il réprima durement les anarchistes quand il fut chef du gouvernement pendant la Seconde république. Il donna son soutien à Franco pendant la révolution et la guerre civile Espagnole.

# ADRESSE AU CONGRES FONDATEUR DE LA CNT-AIT ESPAGNOLE [1910]

*Le 30 octobre 1910, s'ouvrait aux Palais des Beaux-Arts de Barcelone le 2d Congrès de l'organisation Barcelonaise Solidaridad Obrera, qui fut aussi le congrès constitutif de la CNT espagnole. Anselmo Lorenzo s'adressa aux Congressistes en ouverture, texte qui reste d'actualité et qui nous rappelle, dans un acte de mémoire absolu, d'où nous venons et – qui sait - où nous souhaitons aller.*

Compagnons délégués au Congrès : vous avez été choisis par la confiance de vos compagnons associés ; chacun de vous est l'expression de la pensée de ceux qui vous ont désignés pour les représenter ; mais vous êtes aussi l'écho des aspirations du prolétariat en général. Vous allez conclure un pacte destiné à influencer la marche toujours en progrès de l'humanité. Devant vous, le livre de l'Histoire présente une page blanche ; préparez-vous à la remplir avec honneur pour vous-mêmes, au profit de tous, présents et futurs.

Vous avez appris la sociologie dans les tristes salles de classe de l'exploitation salariale, résumé de l'esclavage et de la servitude. Chacune de vos connaissances est née de l'expérience, résultat d'une douleur. Votre science n'est pas l'adaptation en bloc d'une pensée d'autrui propagée par des textes imprimés, c'est en grande partie une rébellion énergique contre cet abominable droit d'appropriation accordé il y a des siècles par le législateur romain aux propriétaires, aux usurpateurs des richesses naturelles et sociales. Ce que vous savez, vous le devez non à un exercice de mémoire, mais aux morsures du fouet capitaliste, qui vous harcèle et vous fait trébucher avec une dureté autoritaire, avec une cupidité usurière et avec tous les fléaux de la misère. Vous n'êtes pas seulement le quatrième État qui est resté abandonné en 1789 et que la social-démocratie et le radicalisme politique entendent embourgeoiser ; vous comptez moins encore pour la société actuelle, alors que vous êtes l'avenir pour la société future ; Vous êtes les ouvriers dépouillés du caractère relativement noble d'artisans, transformés en manœuvres, en restes de l'ancienne industrie et qui se transforment successivement en simple accessoires auxiliaires des machines et en "*unemployed*", chômeurs, sans salaire, sans pain, sans logement, sans amour, sans terre sur laquelle marcher, ceux qui sont de trop, qui gênent, qui meurent dans un coin, sur un paquebot ou dans le champ aride d'une colonie étrangère.

Vous êtes donc ce qu'on appelle la couche sociale la plus basse, celle qui soutient toutes les autres, celle dont chaque couche use et abuse relativement et proportionnellement à ses privilèges. Pour la même raison, vous êtes exceptionnellement qualifié pour la grande œuvre humaine : la réorganisation de la société sur la base de la participation de tous au patrimoine universel, la contribution

de tous à la production et à la distribution rationnelle des produits ; car s'il est vrai que, jugeant l'individu par là où est son trésor est son Coeur, vous, dont le bien positif est dans l'avenir, qui n'exploitez personne, qui ne trompez personne, qui ne laissez aucune victime derrière vous, qui n'avez pas le moindre avantage dans l'antagonisme général d'intérêts qui caractérise la société et vous qui vous pratiquez l'association à des fins rédemptrices, vous pouvez jeter les bases de la société définitive.

Liberté; l'individu dans la plénitude de sa conscience et de ses sentiments, libre de cœur et de tête pour la détermination rationnelle et en pleine capacité de sa volonté ; les individus associés par un libre pacte pour porter leur pensée, leur volonté et leur action jusqu'aux dernières limites du possible, c'est le syndicalisme ; ce doit être vous; Tel doit être votre congrès, afin qu'il en sorte lumière et force pour élever le prolétariat, récompense de tant de siècles de tyrannie, au statut de sauveur et de régénérateur de l'humanité.

De même que l'atome ou que chaque cellule invisible d'un corps dispose de sa propre vie, de son autonomie et de sa régularité, et que [de l'articulation entre elles de chacune de ses composantes autonomes] en résulte la normalité d'un être, de même la société doit refléter la satisfaction de chaque enfant, de chaque homme. , de chaque femme, de chaque vieillard comme un grand résumé de la bonté et de la beauté de ce monde que nous habitons.

Osez manifester votre vérité aux privilégiés du monde, car tous, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité, si loin qu'ils soient, et malgré les frontières et les mers, imposent à chacun de nous sa part de rente dans les matières premières, dans les transports, dans les douanes, dans les échanges, car ils sont maîtres des parcelles du monde et de là - par droit d'appropriation – ils sont les maîtres des fruits naturels, des fruits industriels, et des fruits civils. Dites-leur, afin que tous les travailleurs qui végètent encore dans le manque de solidarité sachent que vous voulez être des Hommes dans le sens où la nature et la société peuvent développer le type humain ; que le Syndicalisme, force économique, doit remplacer la force politique et autoritaire des Etats ; que l'humanité est entrée dans une voie nouvelle, que la société doit se conformer à l'Humain et non l'Humain à la société, et que le jour approche où le droit sera reconnu par la seule présence de l'individu et non par l'inscription au Registre de Propriété.

Inspirés par les critères les plus purs, avec en vue l'idéal d'unité et d'intégrité humaine, résolvez les questions inscrites à l'ordre du jour du congrès ; créez une organisation vaste et puissante qui réunisse toutes les initiatives individuelles et rassemble la force et l'intelligence du nombre, et vous mériterez l'approbation et l'estime fraternelle de vos compagnons. Je vous salue."

*Anselmo Lorenzo*

# LE SYNDICALISME [1911]

*Dans le numéro du 1<sup>er</sup> mai 1911 de Solidaridad Obrera de Barcelone, le Comité fédéral de la Confederación Nacional del Trabajo a publié un remarquable manifeste adressé à tous les ouvriers espagnols. Ce document fait connaître les vues de nos camarades d'outre Pyrénées sur la question sociale et l'organisation ouvrière. Nous en traduisons ci-après la conclusion qui traite du mouvement syndicaliste tel qu'il est compris en Espagne persuadé que ces pages – dues à la plume d'Anselmo Lorenzo mais adoptées et signées par le Comité fédéral – intéresseront nos lecteurs. (La Vie ouvrière, 1 juillet 1911)*

En résumé : une société qui ne concède le droit de cité qu'au sel propriétaire, et laisse le non-propriétaire dans la condition d'accessoire ; qui réserve la jouissance du patrimoine universel de science, de richesse naturelle et de richesse produite, à ceux-là seuls sont inscrits au registre de la Propriété, et réserve à ceux dont le nom ne figure qu'au registre de l'état-civil les misères de l'exploitation et de la servitude, - une pareille société ne peut continuer ainsi : ma science, l'évolution et la révolution y opposent leur veto, et ne lui laissent d'autre vie que celle que lui donne un reste de force, survivance de ses privilèges périmés.

Mais c'est aussi et principalement le prolétariat qui s'y oppose, - le prolétariat syndiqué, groupé ans ses unions, fédérations et confédérations, locales, nationales et internationales, réunissant à la fois les producteurs qui touchent leur salaire et ceux qui en sont privé, étendant sa solidarité à la fois aux cotisants et à ceux qui ne peuvent pas cotiser, à ceux qui travaillent encore et à ceux qui , arrivés à l'état de résidu social sans valeur, sont privés du droit à la vie et voués à la misère noire et à la mort.

Le syndicalisme, notez-le bien, compagnons, est pour le prolétariat une forme nouvelle d'association.

Autrefois, les sections de l'Internationale étaient des sociétés de métier (ou aussi des groupements de métiers divers comme préparation à la formation de sociétés de métiers), dans lesquelles la caisse de résistance, la correspondance, l'administration et la propagande imposaient une cotisation ; et le droit des membres prenait sa source dans le paiement de cette cotisation. Le défaut de paiement entraînait la mort sociale, c'est-à-dire l'exclusion de l'adhérent. Ainsi l'exigeait cette caisse de résistance, qui était comme la pierre angulaire de l'édifice de l'émancipation prolétarienne.

Si dans les luttes sociales contre le patronat, la grève était subordonnée à la possession de la somme d'argent considérée comme indispensable pour assurer le triomphe, et si chaque gréviste devait pouvoir compter sur le subsid, qui lui assurait le pain pendant la grève, il est clair que les non-cotisants, ceux qui n'avaient pas

contribué comme fédérés à la formation de l'avoir social, n'avaient pas le droit au subsidé ; ils étaient en dehors de l'organisation, de son œuvre et de ses luttes : c'étaient des étrangers.

La cotisation, le subsidé, c'est-à-dire l'argent, - toujours l'argent ! – rendait la solidarité illusoire, utopique, impossible.

L'association ainsi entendue – comme l'entendent encore certaines organisations ouvrières anti-progressistes immobilisées dans les idées anciennes – fournit une espèce de bourgeoisie ouvrière et donnait lieu à la formation d'un cinquième Etat, d'une autre prolétariat plus infime, plus abaissé encore, prolongeant de quelques degrés de plus l'échelle de l'inégalité au lieu de l'abolir ; et, outre que c'est une mauvaise interprétation de la pensée initiale de notre affranchissement, c'est une injustice, c'est la conservation d'un privilège, chose que ne peuvent accepter ceux qui se sont engagés à les abolir tous, même les privilèges dont ils seraient les bénéficiaires.

Non : le syndicalisme c'est le salut pour tous ; c'est une institution dans laquelle tout exploité, tout déshérité, toute victime de l'injustice sociale trouvera non une aide compatissante, mais une solidarité positive, une camaraderie véritable, une force efficace et capable de faire obtenir satisfaction et de redresser les torts ; les ouvriers s'y unissent en syndicats par métiers, par groupements de professions similaires, y compris même les sans-travail que l'adoption des machines et les crises industrielles ont jeté sur le pavé. Cotise qui peut ; ne cotise pas celui qui n'a pas de quoi acheter du pain ; mais tous associent leur intelligence individuelle et fédèrent leur effort collectif, constituant ainsi ces grandes forces, mélanges de passivité et d'énergie, de résistance et d'impulsion, suffisantes et nécessaires pour imposer la raison et la justice sociale promises par le progrès.

Les esclaves de l'ancienne Rome, groupés militairement au nombre de soixante-dix mille sous le commandement de Spartacus et voulant conquérir leur liberté, déclarèrent la guerre à leurs maîtres. Mais dans une bataille, ils perdirent leur chef, et ils se débâtèrent. Ils durent retourner alors à l'ancienne servitude, et leurs chaînes furent de nouveau rivées pour des siècles

Mais dans la lutte actuelle la déroute est impossible ; le triomphe est mathématiquement assuré : car dans le syndicalisme, puissance force libératrice mondiale, tout esclave qui aspire à se libérer, par l'union avec ses compagnons dans une même aspiration, est son propre chef et a la valeur d'une unité morale indépendante de la masse, est un Spartacus ; et une collectivité d'unités conscientes ne sera jamais asservie, elle sera libre par son droit et par sa force et elle pourra s'imposer, obtenir sa liberté, la conserver et la mériter tant que l'humanité durera sur terre.

# REVUE DE L'ANTIMILITARISME INTERNATIONAL : ESPAGNE [1912]

*Le mouvement anarchiste N°4 – Novembre 1912*

L'antimilitarisme espagnol est plutôt dans les faits que dans les paroles. Précisément, pour éviter l'action dissolvante de l'antimilitarisme pratique, on édicta une loi appelée, je ne sais pourquoi, de « juridiction » (de *juridicciones*), qui soumet à la juridiction militaire des délits de nouvelle invention contre la patrie et l'armée.

En Espagne, la jeunesse fuit le régiment dans de grandes proportions, en sorte que les jeunes des villes, malgré les difficultés qu'ils trouvent, émigrent en majorité pour ne pas se présenter, et ce sont seulement les jeunes paysans qui forment les contingents de l'armée espagnole. Comme conséquence de cet état de choses, presque toute une génération rurale espagnole fut à Cuba et aux Philippines pour mater les révoltes des habitants de ces îles.

Le nombre d'insoumis et de déserteurs espagnols est incalculable. Ils se sont réfugiés aux frontières française et portugaise, en Argentine et dans toute l'Amérique latine, pays dans lesquels ils apportent leur vigoureuse jeunesse et où ils contribuent à l'action progressive de l'humanité. Il est bien regrettable qu'ils n'aient pas pu se développer rationnellement dans le pays qui les vit naître; mais ici ou là, toute la terre est leur patrie, tous les hommes sont l'humanité et tous les travaux des producteurs enrichissent le patrimoine universel.

Les guerres coloniales qui ont coûté tant de sang aux pauvres gens qui sont désignés par le sort et qui ne possèdent pas quelques centaines de pesetas pour se libérer de la servitude militaire, et aussi la fréquence avec laquelle on a sauvé l'ordre par la proclamation de l'état de siège, ont enraciné dans le peuple espagnol la haine de l'armée, et chacun la considère comme une institution ennemie dont on doit se libérer par n'importe quel moyen. Seuls, les partis politiques conservent encore un souvenir des antiques « *pronunciamentos* », car ils comptent plus sur la trahison de quelque général ambitieux, pour instaurer la République, que sur la propagande. A l'appui de ce qui précède, vous trouverez à Paris des centaines de déserteurs espagnols qui vous donneront des renseignements positifs que je ne connais pas, parce que je ne me suis pas beaucoup consacré à l'antimilitarisme.

C'est pour cela que, peut-être, ces quelques lignes ne correspondent peut être pas à la demande [de description] du mouvement antimilitariste espagnol qu'on m'a faite. Me consacrant actuellement à la diffusion de l'idéal anarchiste, contribuant un peu au mouvement syndicaliste et signalant la déviation socialiste, un autre jour je pourrai, vous adresser un travail plus intéressant.

*Anselmo LORENZO*





# ANSELMO LORENZO

## Précurseur de l'anarchosyndicalisme espagnol



Valence, hommage à Anselmo Lorenzo,  
pendant la Révolution espagnole (1936-1939)

**L'intelligence et l'énergie de ceux qui restent, des invincibles, de ceux qui maintiennent le feu sacré de l'idée contre les persécutions et les déviations, nous donnent l'assurance que Barcelone, que la Catalogne, que l'Espagne ouvrière tout entière ne manquera pas à l'accomplissement de son devoir au grand jour des revendications prolétariennes.**